

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

(NOUVELLE SERIE.)

CINQUIÈME NUMÉRO, JUIN 1878.

SOMMAIRE.

	PAGES.
NOTES HISTORIQUES SUR LA MISSION DE L'ANSE ST. JEAN	99
MISSION DE NASKAPIS	111
RIVIÈRE ROUGE—Lettre du Rév. Père Marçoux	122
NORD-OUEST—Athabaska	129
MISSION DE NOTRE-DAME DE LOURDES DE MÉGANTIC... ..	136
RAVAGÉS MEURTRIERS ET FRUITS DE VIE DE LA FAMILLE INDIENNE	145
OCEANIE.—Histoire d'une Colonie chrétienne	161

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE PLINGUET & FILS,

22, RUE ST. GABRIEL.

1878

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC

JUIN 1878.

(NOUVELLE SERIE)

CINQUIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE PLINGUET & FILS,

22, RUE ST. GABRIEL.

1878

Permis d'imprimer,

+ EDOUARD CH. EV. de Montréal.

NOTES HISTORIQUES SUR LA MISSION DE L'ANSE
ST. JEAN.

Anse St. Jean, 2 avril 1878.

M. H. Têtu, Ptre ,

Aumônier de l'Archevêché de Québec.

Monsieur l'Aumônier,

Pour me conformer à votre désir, je vais donner aux lecteurs des *Annales de la Propagation de la Foi* quelques renseignements sur l'établissement et le développement de la mission de l'Anse St. Jean, renseignements que j'extrahs pour la plupart des notes qu'a laissées le Rév. M. Otis, l'un de mes prédécesseurs.

Ce fut dans l'été 1838 que les premiers colons débarquèrent à l'Anse St. Jean. Ils étaient envoyés par une société formée de 21 citoyens de la Malbaie à la tête desquels se trouvait Sieur Alexis Tremblay (Picoté).

Noms des associés.

- | | |
|------------------------------|------------------------|
| 1. ALEXIS TREMBLAY (Picoté). | 12. LOUIS VILLENEUVE. |
| 2. LOUIS TREMBLAY (Picoté). | 13. BASILE VILLENEUVE. |
| 3. JOSEPH TREMBLAY (Picoté). | 14. IGNACE MURRAY. |
| 4. ALEXIS SIMARD. | 15. DAVID BLACKBORN. |
| 5. THOMAS SIMARD. | 16. GEORGE TREMBLAY. |
| 6. IGNACE COUTURIER. | 17. JÉRÔME TREMBLAY. |
| 7. JOSEPH LAPOINTE. | 18. FRANÇOIS MALTAIS. |
| 8. BENJAMIN GAUDREAU. | MICHEL GAGNÉ. |
| 9. JOSEPH HARVEY. | 20. PIERRE BOUDREAU. |
| 10. LOUIS DESGAGNÉ. | 21. JEAN HARVEY. |
| 11. LOUIS BOULIANE. | |

Le but que se proposaient ces âmes généreuses, c'était d'ouvrir un nouveau champ à la colonisation et de pouvoir un jour y placer convenablement leurs enfants. Mais pour

atteindre ce but, il y avait deux obstacles considérables à lever : il fallait 1^o composer avec la puissante société anglaise, appelée de *la Baie d'Hudson*, qui, étant en possession de tout le territoire du Saguenay, ne voulait pas se désister de ses droits, à moins qu'on ne lui payât la somme de mille huit cents louis (£1,800). Alors, elle permettait seulement aux colons de couper le pin, l'épinette qui se trouvaient dans ses limites, sans cependant consentir au plus petit défrichement.

2^o Le second obstacle était le dénûment absolu où se trouvait la société Malbaie. Quoique composée de citoyens à l'aise, néanmoins la position respective de chacun d'eux était loin de leur permettre de fonder un capital suffisant pour rencontrer les exigences des associés de la Baie d'Hudson.

En présence de ces difficultés, les associés décidèrent que, pour parvenir à rencontrer la somme que la compagnie réclamait, ils devaient avoir des chantiers, sans se préoccuper pour le moment de la colonisation. D'ailleurs, le bail qui donnait tous ces privilèges à la compagnie anglaise devait expirer en peu d'années, et alors, tout obstacle étant vaincu, il serait facile à la société Malbaie d'atteindre son but primitif.

Au printemps donc de l'année 1838, les eaux du Saguenay virent la première goëlette, portant les braves qui devaient combattre pour leur conquête. Mais, malheureusement, elle ne put atteindre que les sept îles, près de Tadoussac, à raison des glaces qui couvraient la rivière. On y débarqua un certain nombre d'hommes pour y construire un moulin à scie et y passer l'été.

La goëlette remonta de là jusqu'à l'Anse-au-Cheval (vis-à-vis Ste. Marguerite), où l'on débarqua une seconde troupe, avec instruction d'y construire un moulin et y couper du bois. Le reste de l'équipage continua sa route jusqu'à l'Anse St. Jean.

L'établissement de ces trois postes jusque-là ignorés, devant avoir chacun son moulin, et des hommes à gages pour y amener le bois propre, aux madriers, était la tâche que s'était imposée la société pour l'année 1838.

Tous ces jeunes gens stationnés au milieu des neiges fondantes du printemps n'avaient aucun abri. Mais si les privations et les fatigues furent grandes, on peut assurer que leur courage le fut davantage.

Les moulins se firent avec les écluses, à bras d'hommes ; celui de l'Anse St. Jean put scier assez de madriers, durant la saison d'été, pour être en état de pouvoir charger un navire dans le mois d'octobre. Cette charge vendue suffit seule à compléter les \$1,800 dus à la compagnie de la Baie d'Hudon.

La société de la Malbaie s'acquittait par là de la renommée et assura son crédit.

Le Saguenay fut dès lors considéré comme une terre promise. Aussi, tout le surcroît de population qui encombrait les vieilles paroisses de la côte Nord, tomba-t-il comme sous le coup d'une baguette magique en entendant les récits merveilleux des jeunes gens qui revenaient de ces lointains climats.

Le Saguenay était une rivière sans fond comme sans mouillage possible (hors celui de l'Anse St. Jean et de l'Anse St. Etienne.) Fût-on près du port, où l'on voulait aller, le vent favorable cessant, il fallait rebrousser chemin, et se hâter d'atteindre l'un de ces havres. Ils avaient vu la *Boule l'Eternité* (Trinité) montagne se perdant dans les nues. Plus haut, les terres étaient d'une étendue immense, d'une qualité supérieure ; une vallée sans horizon s'étendait depuis la grande Baie jusqu'au Lac St. Jean. C'était là que croissait la vigne plantée par les Pères Jésuites et les autres fruits des climats chauds.—Enfin que de belles choses n'avait-on pas à dire sur ces parages enchantés !

Dès l'automne de la même année 1838, 8 familles étaient montées s'établir à la Baie des Ha, Ha.

Les chantiers de l'Anse St. Jean continuèrent, sous la direction du même chef, avec plus ou moins de succès jusqu'en 1845. Alors, les associés résolurent, d'un commun accord, de vendre tous les établissements appartenant à la Société. Ce fut la maison W. Price et Cie., qui en devint l'acquéreur.

Les portes étaient ouvertes, tous les obstacles levés : le

Bienfait était immense pour la population déjà fixée au Saguenay à cette époque, ainsi que pour ceux qui devaient y venir plus tard. Aussi, les héritiers de tant de sacrifices doivent-ils une souveraine reconnaissance à ces 21 citoyens généreux de la Malbaie qui leur préparèrent ainsi l'avenir.

A partir de 1845, l'Anse St. Jean fut abandonnée comme point central, la maison Price lui ayant substitué la Grande Baie, et cinq familles seulement continuèrent à demeurer au premier poste. Une couple de familles vinrent se joindre aux anciennes dans le cours des années suivantes.

Ces familles restèrent ainsi isolées jusque vers l'année 1856, sans que leur nombre s'augmentât d'une manière notable. A cette époque s'établit un courant assez considérable d'émigration venant des Eboulements : alors, les forêts disparaissent comme par enchantement et se transforment en campagnes fertiles.

Pendant ces dix-huit premières années, l'Anse St. Jean fut visitée par un grand nombre de missionnaires résidant à la Grande Baie et dont voici les noms :

Les Rév. PP. Oblats Durocher, Babel, Fiset, Bourassa, ^{(1) Garin} Garant, Arnaud, ^{(2) Ballag} Laluzé, Honorat, et M. Durocher, frère du Rév. Père du même nom. *Gauvin, O.M.I.*

En 1839, le Rév. M. B. B. Decoigne, curé de la Baie St. Paul, et le Rév. M. Lévêque, curé de la Malbaie, donnèrent la mission.

Les Rév. Pères Oblats s'étant retirés de la Grande Baie en 1853, le Rév. M. Charles Pouliot les remplaça dans la mission de l'Anse St. Jean jusqu'en 1854. Vint alors le Rév. M. T. Gill, puis le Rév. M. T. Otis en 1856, pour laisser le soin de la même mission au Rév. M. T. A. Martel en 1858.

Ce fut vers la fin de 1861, que Mgr C. F. Baillargeon nomma un missionnaire résidant à l'Anse St. Jean, dans la personne du Rév. M. T. Otis, curé de St. Alphonse. Ses successeurs furent les Rév. M. Sauvageau en 1866, Girard en 1867, et enfin dans l'automne de 1875, le missionnaire actuel.

Faire de longs voyages pour visiter leurs ouailles, risquer leur vie au milieu des tempêtes qui sévissent quelques fois violemment sur la rivière Saguenay, éprouver des
Les Pères Oblats ont été appelés dans le diocèse de Québec le 3 oct. 1844, et le lendemain, Mgr Signai leur a donné juridiction sur la côte Nord du S^t Laurent, du S^t Maurice au Labrador, avec résidence à la Baie des Ha? Ha? ou S^t Alexis.

retards à bord des goëlettes ou des chaloupes, ainsi que des contre-temps de toutes sortes, telle dut être la condition des premiers missionnaires. Mener une vie de solitaire, passer plusieurs mois de suite sans voir leurs confrères, supporter beaucoup d'ennui et voyager quelquefois au milieu des dangers, tel fut le partage des missionnaires résidants. A propos des tempêtes du Saguenay, je me rappelle le fait assez original d'un voyageur, qui après être parti le matin de l'endroit appelé *descente des femmes*, fut surpris par la tempête, rebroussa chemin sans s'en apercevoir au milieu des tourbillons de vent et de neige et arriva le soir, bien étonné, à l'endroit qu'il avait laissé le matin.

Jusqu'en 1857, la mission se donnait dans une maison particulière. Alors les habitants commencèrent à construire une petite chapelle, dans le voisinage de la Rivière St. Jean et à peu de distance du Saguenay. Le comble seulement y avait été mis, qu'une tempête arriva qui fit table rase; alors on abandonna le projet pour le moment.

Quelque temps après, M. T. Otis, curé de St. Alphonse, vint leur donner la mission; et les citoyens se trouvant trop à la gêne dans une maison privée pour l'exercice de leurs devoirs religieux, se réunirent dans la pensée qu'il fallait relever, ou mieux construire à neuf les murs du temple renversé. Le missionnaire leur conseilla de choisir une autre place, vû que celle indiquée plus haut offrait à la Rivière St. Jean une proie facile à dévorer, et que probablement plus tard, le terrain continuant d'ébouler, nécessiterait des charges pesantes aux contribuables.

Le conseil fut sur l'heure adopté, et aussitôt, l'on se mit à l'œuvre. Tous les matériaux de la chapelle écrasée furent transportés sur un plateau élevé, à une distance d'environ 20 arpents du Saguenay. C'est là qu'on construisit la chapelle actuelle.

Les habitants, peu nombreux, élevèrent eux seuls, sans aide aucune, une chapelle de 46 pieds sur 36. On ne pouvait certainement manifester plus de bonne volonté.

"La chapelle est terminée, hâtons-nous de construire le presbytère et le prêtre résidant ne tardera pas." C'est ce Le 1^{er} nov. 1853, les Oblats ont quitté le Saguenay pour s'établir à Saint-Sauveur de Québec.

que l'on fit en effet. Le trois avril 1860, Mgr. C. F. Bail-
lardon ordonnait cette construction. Les citoyens, mal-
gré leur indigence, se mirent résolument à l'œuvre. M.
Martel, alors leur missionnaire, conduisit les affaires avec
une activité et un zèle qui furent couronnés de succès.
Tout marcha si bien et si vite, que dans l'automne 1861, la
bâtisse, contre l'attente de Monseigneur de Tloa, se trouva
entièrement terminée.

Aussi, le 2 septembre 1861 le Rév. M. Otis était-il
nommé premier curé de l'Anse St. Jean. Voici comment le
dévoté missionnaire raconte son arrivée dans sa nouvelle
paroisse :

“ Parti de S. Alphonse le 24 septembre 1861, je n'arrivai
“ à l'Anse St. Jean que le 28 dans la nuit, veille de la fête
“ St. Michel. Je descendis en chaloupe, par un coup de
“ vent des plus violents. Plus d'une fois, nous craignîmes
“ d'être submergés. Je n'avais avec moi qu'une partie de
“ mes bagages, l'autre était dans un grand bateau qui fai-
“ sait voile en même temps. Mais la tempête était si forte
“ qu'elle épouvanta les matelots et jusqu'au capitaine ; de
“ sorte que le bateau prit terre au Tableau et y passa le
“ Dimanche, 29.

“ Mon arrivée au nouveau presbytère n'était pas des
“ plus attrayantes. C'était la forêt tout autour. La forêt,
“ il est vrai, renversée par le feu ; mais le feu avait respec-
“ té ses débris. De sorte qu'il fallut se frayer un passage
“ quelconque à travers le bois et les énormes souches pour
“ y arriver..... Les deux uniques bâtisses étaient la cha-
“ pelle construite en 1857 et le presbytère. Tout le reste
“ était à faire : sacristie, étable, grange, etc. Mais, je dois
“ confesser, à la louange des colons d'alors, que je trouvai
“ dans leur zèle un dédommagement de l'embarras où je
“ me trouvais ; car [au] premier novembre, grange, étable
“ et autres dépendances étaient debout.

“ Ma première messe solennelle comme prêtre résidant
“ fut célébrée le 6 octobre, fête du St. Rosaire. Un seul
“ homme dans la place savait les répons, aucun chantre,
“ ni servant. Les choses allèrent ainsi jusqu'à Noël.

“La messe de minuit et du jour de Noël fut des plus solennelles : Quatre servants, en surplis, un encensoir, huit chantres qui faisaient leur possible aux alleluia, un harmonium accompagnant les voix de douze jeunes filles.—Les anciens colons privés depuis 18 ans de ces solennités si belles et si touchantes ne pouvaient retenir des larmes de joie en voyant ces choses qui leurs rappelaient les douces émotions éprouvées autrefois au pays natal. C'était les Juifs rendus à leur chère Jérusalem après les ennuis de l'exil : “ *Et facta est lætitia in populo, magna valde !* ”

On ne sait qui admirer davantage, du pasteur qui se multiplie pour présider à tous les travaux d'organisation ou des paroissiens qui secondent un si beau zèle. Trois mois se sont à peine écoulés que déjà la création est complète. S'il nous était donné de considérer le courageux missionnaire à l'œuvre pendant les 5 ans qu'il desservit l'Anse St. Jean, nous le verrions se dévouer corps et âme, pour l'avancement spirituel et temporel de ses chères ouailles. Colonisation, éducation de l'enfance, accroissement de la piété au milieu de son peuple, rien n'est négligé. Il se fait tout à tous : il instruit, il encourage, il console, il prie, il travaille sans cesse et la joie semble sa compagne habituelle dans sa solitude bien-aimée. Que ne peut-il y demeurer encore des années et des années ! Mais, bientôt, épuisé par le travail, sa santé ne peut résister plus longtemps à l'ardeur de son zèle et bien à regret il confie à un autre un champ si bien cultivé.

La première visite épiscopale eut lieu en l'année 1863. Monseigneur Charles François Baillargeon, accompagné des Rév. Pères Beaudry et Lecours, arriva à l'Anse St. Jean le 27 juillet à 10½ heures du soir. La joie de la population fut grande le 28 au matin lorsqu'elle apprit l'arrivée de Sa Grâce. Monseigneur voulut dans l'avant-midi visiter la place. Il fut accompagné dans son voyage par la cavalerie jusqu'à 4 milles. Là s'arrêtait le chemin praticable.

Les exercices de la visite commencèrent dans l'après-midi. Le lendemain, 56 personnes eurent le bonheur de recevoir la confirmation. Monseigneur partit de l'Anse St. Jean pour Tadoussac le 29 à midi, en chaloupe. Sa Grâce

éprouva du vent contraire, des orages, et ne put arriver à Tadoussac que dans la nuit.

L'année 1865 fut célèbre par la disette de fourrage. Cette disette était générale. Tous les grains en réserve pour les semences furent dépensés; ce fut par ce moyen que l'on put sauver les animaux. Il fallut ensuite faire venir les grains de semence de la Malbaie.

Le commencement de l'année 1866 fut surtout remarquable par l'émigration. Un certain nombre de familles n'ayant pas semé, se voyaient sans espoir d'échapper à la misère. Dans cette extrémité, on prit des informations de tous côtés. L'un trouva ici des avantages, l'autre voyait là de l'or et du pain. Enfin, il fut décidé que le premier soleil de mars serait l'infailible témoin du *décampage*. Vingt familles partirent dans le cours des deux années 1865 et 1866.

Le successeur du Rév. M. T. Otis dut laisser au bout d'un an pour cause de santé. Il réunissait à un haut degré toutes les qualités du vrai missionnaire et du solitaire. Ses paroissiens n'avaient pas tardé à s'en apercevoir et leurs regrets le suivirent à son départ.

Le nouveau curé demeura 8 ans à l'Anse St. Jean. Les travaux accomplis furent nombreux : la chapelle et le presbytère subirent une agréable transformation, des maisons d'écoles se construisirent et de grands fruits furent produits dans les âmes. En présence de ces 8 longues années de solitude, nous sommes ravis d'admiration et en même temps, une pensée de frayeur se dresse devant nous de manière que nous nous demandons avec anxiété : " Si l'on exige de nous un pareil sacrifice, où trouverons-nous donc un courage et des forces pour l'accomplir ? "

En 1868 eut lieu la deuxième visite épiscopale dans laquelle 74 personnes reçurent la confirmation.

Enfin, vers le milieu de juillet 1874, Sa Grâce, Mgr E. A. Taschereau, arrivait à l'Anse St. Jean et le Saint-Esprit descendait sur 82 personnes.

On dit que Sa Grâce n'arriva à l'Anse St. Jean qu'après un grand retard, à une heure avancée de la nuit. De grands préparatifs de réception avaient été faits la veille.

et la population était restée longtemps dans l'attente. Le lendemain, la pluie tombait par torrents, mais elle ne put empêcher les braves paroissiens de l'Anse St. Jean de profiter des grâces si abondantes attachées à la visite de leur vénérable Archevêque.

PAUL DUBÉ, Ptre.

Nous croyons devoir ajouter à ces notes historiques le rapport suivant que le Révérend M. Dubé a envoyé à Monseigneur l'Archevêque au mois de mars dernier, et qui complète les renseignements déjà donnés sur la mission de l'Anse St. Jean.

Anse St. Jean, 26 mars 1878.

A SA GRACE MGR E. A. TASCHEREAU,
Archevêque de Québec.

Monseigneur,

L'intérêt que vous portez à l'œuvre des missions, me fait croire que vous aurez pour agréables quelques renseignements sur l'Anse St. Jean, le Petit Saguenay et le Tableau, qui composent ma desserte.

ANSE ST. JEAN.

L'Anse St. Jean, comme Votre Grâce le sait, est le lieu de ma résidence. Déjà, dans un premier rapport, je vous ai fait connaître la physionomie du peuple qui l'habite, et qu'on peut bien appeler un *bon, petit et solitaire peuple*, pour me servir des expressions que Votre Grâce a daigné employer dans une lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. La bonté, c'est bien le trait le plus saillant de cette physionomie qui porte aussi un cachet spécial de candeur, d'obéissance, de respect à l'autorité.

Les premiers colons de l'Anse St. Jean y débarquèrent en 1838.

Depuis lors, beaucoup de missionnaires animés du zèle le plus généreux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, m'ont précédé dans la culture de ce champ isolé de la vigne du Seigneur; ils y ont déposé une semence, qui,

par leurs soins, leurs sacrifices et leurs sueurs, a pris un heureux accroissement et qui est devenue une plante magnifique dont je n'ai qu'à recueillir les fruits. Honneur à ces messagers de la bonne nouvelle. Il y a environ dix-huit ans seulement qu'un prêtre réside à l'Anse St. Jean. Quelles souffrances n'ont pas dû endurer ces pauvres solitaires, si loin de tout secours religieux ! En effet, le curé le plus proche se trouvait à une douzaine de lieues.

Si Votre Grâce me permet quelques détails, je lui dirai la concorde qui continue de régner entre mes paroissiens et qui attire sur eux une abondance de bénédictions, car, Dieu regarde toujours avec amour cette belle paix et ne laisse pas de récompenser, dès cette vie, les sociétés et les familles qui lui donnent l'hospitalité. La foi, la confiance en Dieu sont ici bien grandes ; elles se manifestent souvent par des signes non équivoques. Un danger nous menace-t-il, une maladie vient telle s'asseoir au foyer, aussitôt, les regards s'élevant vers le Tout-Puissant, vers Ste. Anne, etc., et le secours du prêtre est réclamé. "A défaut du médecin des corps, disent-ils, nous recourons au médecin spirituel et c'est bien le meilleur." Je m'aperçois avec bonheur que la récompense ne se fait pas attendre, parce qu'ordinairement, les dangers sont éloignés, les maladies guéries.

Le Dimanche est respecté, observé ; l'assistance aux offices régulière autant que possible ; les catéchismes, qui se font pendant toute l'année, suivis par un bon nombre ; les sacrements fréquentés assez souvent. Aux principales fêtes, il y a concours, ainsi que dans les mois de St. Joseph, de Marie, de Ste. Anne, etc. Mais c'est à l'occasion des Quarante-heures surtout que l'empressement est le plus général. L'humble chapelle revêt alors ses ornements de fête et la piété des fidèles relève spécialement l'éclat de la solennité. Grande foule à la prière du soir. A propos des Quarante-heures, je prends la liberté de solliciter une époque plus favorable. En hiver, il est difficile d'avoir le secours des confrères voisins. Cette année, j'étais seul et quoique la population ne soit pas considérable, c'est toujours un peu fatigant. Dans mon humble opinion, l'été nous conviendrait mieux, d'autant plus que nous avons maintenant un quai qui permettra au vapeur de venir dans notre port dès le printemps prochain.

En résumé, les devoirs religieux s'accomplissent bien ; on pourrait cependant exiger plus de perfection de la part de quelques familles.

La tempérance peut regretter seulement quelques rares accidents que le temps fera disparaître, espérons-le ; aucun

vendeur de boisson n'a pu prendre racine dans notre sol ennemi de semblables plantes.

Les réunions, les danses n'ont pas beaucoup de vogue ici et l'année présente mérite une mention honorable sous ce rapport.

Je faisais remarquer, dans mes premières notes, quelque négligence dans le paiement des dettes, notable amélioration maintenant. D'ailleurs, il est bien entendu qu'il ne s'agissait, dans les dites notes, que d'un certain nombre; encore, faut-il ajouter que c'était plutôt l'impossibilité que la négligence et la mauvaise volonté qui empêchait de satisfaire à ces diverses obligations. Ici, comme dans les autres paroisses, un bon nombre font honneur à leurs affaires.

Deux écoles fonctionnent régulièrement sous le régime protecteur de la cotisation. C'est un bonheur pour nos pauvres enfants qui pourront s'instruire un peu et surtout bien apprendre leur catéchisme.

Sous le rapport matériel, le progrès est sensible. La gêne a disparu pour faire place à une aisance passable. Si l'on donnait moins d'attention à l'exploitation des bois, pour se livrer au défrichement et à la culture de la terre, ce serait un achèvement vers le bien-être. On en voit une preuve vivante, dans un certain nombre de braves cultivateurs, qui ont devancé, depuis longues années, leurs co-paroissiens dans la voie de la fortune et qui pourraient paraître sans rougir, à côté des riches habitants de nos grandes paroisses.

Le printemps dernier, on a effectué le transport et la réparation d'une maison, qui sert actuellement de demeure au bedeau et de salle publique. La bonne volonté de mes ouailles a encore brillé dans cette circonstance.

En un mot, je suis bien content de la conduite de mes paroissiens que l'éloignement protège contre les influences délétères qui pourraient venir de l'extérieur.

PETIT-SAGUENAY.

Ce poste est à trois lieues et demie environ de l'Anse St. Jean. Il se compose de 7 ou 8 familles qui ressemblent en tous points à celles de l'Anse St. Jean. Aussi, me contenterai-je de dire à Votre Grâce que je visite ce petit troupeau trois fois dans l'année. Alors, la maison de M. H. Tremblay se transforme en chapelle temporaire et tous ceux qui le peuvent, s'approchent des sacrements. Ma lettre de mission m'obligerait d'y aller quatre fois, mais ordinairement les Quarante-heures amènent ces bons cultivateurs à notre

chapelle et m'exemptent un voyage. Au reste, quand les communications sont plus faciles, ils se donnent la peine d'apparaître de temps en temps à nos offices.

Il n'y a dans cet endroit aucune organisation régulière pour une école, mais cette année, une institutrice non diplômée se dévoue, moyennant une légère rétribution, à l'instruction des petits enfants.

Le Petit Saguenay prendrait un peu plus de développement, s'il pouvait communiquer par terre avec l'Anse St. Jean. Nous avons fait une requête pour faire terminer un chemin déjà commencé, et si l'on pouvait réussir, ce serait un grand avantage pour ces pauvres colons, isolés comme ils le sont, sans autre chemin que la rivière Saguenay.

TABLEAU.

Le Tableau est sur les confins de mon immense mais peu populeuse paroisse, à peu près à mi-chemin entre l'Anse St. Jean et la Grande-Baie, sur la rive opposée du Saguenay. Je ne visite qu'au temps pascal ces brebis lointaines qui forment en tout 4 ou 5 familles, encore presque toutes ces familles n'y passent-elles que l'hiver pour le chantier, si je ne me trompe. Il y a là un moulin à scie qui doit occuper un peu de monde pendant l'été et il serait peut-être bon de faire au moins une visite à part le temps des Pâques.

C'est toujours avec la plus grande cordialité, que je suis reçu par ces solitaires qui voient si rarement le prêtre. Je leur donne quelques mots d'instruction, je les confesse ainsi que les enfants, les communique et les abandonne aux soins de la Providence.

En terminant, je vous prie, Monseigneur, de recevoir les sentiments de vénération avec lesquels je suis

De Votre Grâce

le très-humble et très-respectueux serviteur,

PAUL DUBÉ, ptre.

MISSION DES NASKAPIS.

Lettre du Révérend Père Lacasse, O. M. I.

St. Sauveur, 1er Avril 1878.

Révérend M. H. TÊRU, Ptre.,

Aumônier de l'Archevêché de Québec,

Monsieur l'Aumônier,

Comme nos missions ne vivent que par les secours de la Propagation de la Foi, il est bien juste que je fasse connaître aux lecteurs de vos Annales que Dieu s'est plu à bénir leur générosité. Excusez le retard apporté à l'envoi de ces quelques notes promises depuis longtemps. Mais l'homme propose et Dieu dispose : j'avais tenu un journal des dix-huit longs mois passés au milieu des tribus infidèles ; un naufrage est venu l'engloutir. La mer rend ses victimes, dit-on ; oui, mais les manuscrits exceptés. Sans autre préambule, je commence de suite, car je vois que le temps ne me permettra même pas de finir ce rapport.

Les Sauvages que les Révérends Pères Oblats de Bethsiamites ont à visiter, habitent un littoral de plus de neuf cents lieues, si on y comprend le pays des Esquimaux qui ont aussi été les objets de leur zèle et au milieu desquels ils ont l'espoir d'établir une résidence. Les Montagnais habitent le littoral du golfe depuis Bethsiamites, distant de soixante-et-dix lieues de Québec, jusqu'au Déroit de Belle-Isle. Ils sont disséminés par petites bourgades, vivent dans l'été à l'embouchure de certaines petites rivières qu'ils remontent pendant l'automne. Ils hivernent dans les bois, y font la chasse et reviennent au printemps vendre leurs pelleteries et se munir de provisions. Pendant leur séjour à la mer, ils font leur mission là où le prêtre va les attendre et se hâtent de retourner dans leurs bois. Comme ces Sauvages sont catholiques depuis longtemps et qu'ils n'ont rien qui les distinguent de la classe des Sauvages connus de vos lecteurs, je me hâte de

vous introduire au milieu de mes chers Naskapis, autre tribu qui vit dans l'intérieur des terres. Quelques-uns d'entre eux qui vivaient à la hauteur des terres des Sept-Iles et de Mingan, viennent maintenant faire leur mission à ces postes respectifs. Mais il y a des Naskapis qui vivent autour des grands lacs et le long des rivières qui donnent leurs eaux au détroit d'Hudson. Ce sont ces Naskapis que je viens vous présenter aujourd'hui. Comme ils ne peuvent ni ne veulent venir ici, il vous reste, M. l'Aumônier, l'obligation de faire route avec moi. Dites adieu à Québec que vous courez grand risque de ne plus revoir, et à bord d'une goëlette, faites route pour St. Augustin, poste distant de trois cents lieues. Vous êtes à bord du capitaine Narcisse Blais de Berthier. Ne craignez rien. Le chapelet et la prière commune de chaque jour sont votre sauvegarde. Le capitaine, que tous les missionnaires de la côte connaissent, sera plein d'égards pour vous; il vous donnera même son lit, en dépit de vos récriminations, et permettra à ses braves matelots de rire à gorge déployée quand, sous l'influence du mal de mer, vous irez jeter à l'océan impitoyable, l'écume de votre courroux. Pauvre mal de mer! Qu'il est acharné à tourmenter ses victimes! Après cinq ans de courses continuelles, il n'est pas encore satisfait de moi et il crie toujours: encore, encore! Et moi, penché sur le bastingage, de lui répondre: en voici!

Mais hâtons-nous de passer à un sujet plus gai, car rien qu'au souvenir de la mer, mes yeux s'embrouillent, je ne distingue plus les lignes de mon papier, et mon cœur me supplie d'attendre au moins la débâcle, avant de prendre passage à bord d'un bateau. Nous sommes donc à St. Augustin: nous allons faire la mission aux pauvres Montagnais de cet endroit, et, de là, en compagnie de deux guides, traverser une langue de terre de 80 lieues pour tomber dans le fond de la Baie des Esquimaux, qui mêle ses eaux à celles de l'Atlantique. Les Rév. Pères Arnaud et Babel ont souvent visité cette mission. Voyez ces pauvres Naskapis accourir en foule au rivage. Si les haillons qui les couvrent vous invitent peu à les approcher, que leur timide sourire et les poignées de main qu'ils vous donnent

vous déterminent à les presser sur votre cœur ; n'en passez pas un seul, car ils sont jaloux de cette marque d'amitié de la Robe noire, et ils regardent, comme une récompense de leur bonne conduite, la faveur de presser la main du prêtre du Grand Manito. Vous avez devant vous de bons enfants, bien disposés à la piété, mais encore ignorants et superstitieux. Ils ont abandonné, sauf une exception ou deux, la jonglerie, qui rendait leur âme coupable de péchés mortels, mais ils ont encore une foule de craintes, de remarques, d'observances qui font comprendre aux missionnaires pourquoi il y a encore des superstitions en Canada après tant de siècles de civilisation. Que ceux et celles qui veulent jeter la pierre à nos Sauvages, se rappellent que j'ai une compatriote qui s'est couchée la tête sur un miroir, après avoir mangé une galette salée pour connaître sa destinée. En faisant la mission en cet endroit, je suis certain que vos larmes vont couler plus d'une fois, mais ce seront des larmes de joie et de bonheur ; car de nombreuses consolations vous attendent. Votre première occupation devra être de montrer à lire à ces pauvres sauvages pour qu'ils puissent s'instruire eux-mêmes. Le catéchisme occupera presque tout votre temps. Vous aurez à répondre à bien des questions qui exciteront votre sourire plus d'une fois :

— Père, au ciel on n'a jamais faim ?

— Non, mon enfant, jamais.

— Combien mange-t-on de fois par jour ?

— Au ciel, mes enfants bien-aimés, on ne mange pas. Stupéfaction générale ! Un Sauvage, ne pas manger !

Et encore : — Mes enfants, il n'y a qu'un Dieu, mais trois personnes en Dieu : le Père, le Fils, le Saint-Esprit, qui ne font qu'un seul et même Dieu. Eh bien ! mon Jean-Marie, depuis une heure que je vous explique cela, peux-tu répondre à ma question ? — Oh ! oui, Père, j'ai la tête molle comme la cervelle d'un caribou. — Chez nos sauvages tête molle est l'opposé de tête dure.

— Combien donc y a-t-il de Dieu ?

— Il y a trois personnes en Dieu, qui ne font qu'un seul Dieu ; trois et un font quatre, ce qui fait qu'il y a quatre

Dieux, et la Sainte Vierge Marie qui se tient à côté du bon Dieu et qui lui dit que les sauvages sont ses enfants." Après une pause, de s'écrier d'une manière inspirée : — " Oh ! j'ai oublié le Fils de Dieu qui s'est fait homme, et qu'on baptise un enfant pour laver son âme, et qu'il faut bien se tenir à la messe." L'enfant se tait, il se fait un silence ; les yeux se tournent vers lui. Le père, la fierté dans le regard, l'émotion dans la voix, dit en souriant : — " C'est mon fils, celui-là ; il est fin partout ; il a tué trois caribous dans une journée, l'hiver dernier. Ils étaient gras, pas, mon fils ? — " Bien, bien, mon fils ! nous parlerons de cela après le catéchisme." Puis on fait une autre question, puis on a une autre réponse.

Quelquesfois vous vous plaisez à admirer leur extrême naïveté. Ils vous adressent des questions qui vous font monter le vieil homme à la figure. Jugez-en par la scène suivante : Je venais de chanter la messe, si toutefois on peut appeler chant le cri qui sort de mon gosier. C'est affreux à entendre. Le sourire avec lequel mes amis accompagnent la lecture de ces mots, peut vous prouver que ceux qui m'ont entendu une fois, ne peuvent en perdre le souvenir. En musique, comme en tout, les extrêmes se touchent, et le Canada a ses deux Albani. Je sors de la chapelle la tête basse. Les Sauvages m'entourent :

—Le Père Arnaud, *celui qui a la voix claire*, comme l'appellent les Sauvages—chante bien, n'est-ce pas, père ?

—Oui, mes enfants, très-bien.

—Il est bien plus fin que toi, n'est-ce pas ?

—Oh ! oui, d'un bout—(Vous savez que les Sauvages n'ont pas d'autre adjectif pour exprimer les qualités de l'homme : " que le mot *fin* " il est fin ou il n'est pas fin). J'avais à peine exprimé le signe affirmatif, qu'une voix victorieuse s'écria :—Je le savais bien moi, qu'il n'était pas si fin que le Père Arnaud ; je vais aller chercher ma femme qui ne voulait pas me croire et tu vas me le dire devant elle. Ce qui fut dit, fut fait. Une seule consolation vous reste : c'est qu'ils disent à ceux qui veulent les entendre que vous paraissez les aimer beaucoup.

Mais le cœur serré, il faut se séparer de ces chers néophytes, et vous aventurer encore plus de 300 lieues plus loin. Il y a des Sauvages à l'intérieur des terres ; ils ont une âme et personne ne pense à eux. Il faut aller les voir, se rendre chez eux jusqu'au Détroit d'Hudson. } Un seul sauvage de la Baie des Esquimaux connaît ce chemin long et difficile : c'est notre cher Watshikatt, notre bon sacristain, qui relève de maladie, et est infirme d'une main. Je le fais venir à la chapelle et lui parle sérieusement en ces termes : "Frère Watshikatt, toi seul connais le chemin des Naskapis. Je veux y aller pour sauver des âmes à Dieu ; pour remercier Dieu de la grâce qu'il t'a faite, il me semble que tu accepteras ma proposition avec plaisir : tu vas être mon pilote. Je te ménagerai, porterai ton fardeau et Dieu sera avec nous, qu'importe le reste ?" Watshikatt se recueillit, et moi, je priais. "Père, je suis vieux, infirme, mais je vais y aller, parce que je veux faire plaisir à Dieu, car aucun commis ou marchand ne me déterminerait à y aller." Je lui sautai au cou, l'embrassai avec tendresse, et on se mit de suite à chercher un troisième compagnon. Il fallut déployer beaucoup de diplomatie. Enfin l'un accepte. Son nom n'est pas embaumant, mais que voulez-vous ? On prend ce qui nous vient : mon premier guide Walshikatt veut dire : "l'homme crochu," mon second est "l'homme qui pue ;" ses compatriotes l'ont ainsi désigné et je crois que pour quelqu'un qui l'a approché seulement à vingt pieds de distance, il est difficile de le nommer autrement. La tradition dit qu'il se lava une fois, il avait 8 ans alors, la fois qu'il versa au milieu d'un lac. D'ailleurs il y a un arôme qui s'échappe de tous ses pores, de la tête aux pieds et dont il ne saurait se défendre. Il est le meilleur homme du monde, lent dans ses mouvements, mais d'une force *grenachienne* qui l'ont rendu influent dans sa tribu.

Il est 8 heures du matin, la glace des lacs a passé hier, 6 juillet, il est temps de partir. Faisons un court inventaire : Un canot de deux brasses et une coudée, un bon fusil, de la poudre, du plomb, des balles, une rêts de quelques brasses, des hameçons, une hache, une chaudière, un couteau croché, ma chapelle portative, des images, des chapellets, et nos trois intéressantes personnes, munies chacune

d'un aviron. Je bénis les sauvages agenouillés devant moi et le signal du départ est donné. "En flotte, s'écrie l'homme du gouvernail; Père, reste toi au fond, tu sais que notre canot est versant." "Mais, mon enfant, quand mes jambes se sont fatiguées, engourdis, je pourrai changer de place?" "Tu feras comme nous autres, père; tu attendras qu'on débarque." Et quelquefois, vous attendez quatre et cinq heures, vous vous demandez alors si le calme du canot n'est pas pis que le roulis de la mer. Pauvre nature humaine! c'est son sort de ne jamais être contente ici-bas. D'ailleurs, comme me dit mon guide bien souvent: "Il faut bien quelque chose de *croche* pour faire passer le temps droit." Les premiers jours, vous mangez les quelques livres de farine que vous aviez apportées; puis viennent les portages et comme le canot et le bagage pèsent, il faut renoncer à apporter des provisions pour le voyage. Mes deux guides me disent qu'on en trouvera, et qu'ils préfèrent être deux jours sans manger que d'apporter un biscuit de trop. La rivière que vous montez est la rivière Naskapise; comme elle est trop rapide pour pouvoir la suivre jusqu'au bout, vous la laissez pour suivre une chaîne de lacs qui vous conduiront jusqu'à la hauteur des terres. Avant d'y parvenir, vous aurez 57 portages à faire le collier au front et la charge sur le dos. Cinq de ces portages vous prennent plus de 4 heures de marche. Permettez-moi de vous mettre en connaissance avec le portage que les Sauvages appellent "Bossu"; son souvenir m'est si vivace surtout dans les jambes que je ne puis résister au plaisir de vous en parler. Il y a huit jours que nous avons laissé la mer, et, chaque jour, nous nous élevons toujours de quelques centaines de pieds. Nous arrivons aux montagnes du Loup-marin, dont la cime est toujours couverte de neige. Une barrière de roches vient intercepter la rivière qui, ne pouvant arrêter son cours, devient furieuse en cet endroit. L'entendez-vous se heurter contre ces imposantes murailles de pierre, s'y faire un jour et venir tomber d'une hauteur d'une cinquantaine de pieds, en une immense nappe blanche, dans le bassin où se trouve votre petit canot tremblant? Il ne peut se frayer un passage à travers l'imposant rideau blanc que vous contemplez et qui apporte à votre œil étonné

toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Détournez le regard ; voyez à gauche cette montagne dont la paisible majesté contraste avec la turbulente grandeur de la rivière qui est à sa base. Le sommet est loin, la pente est raide et les lits irrégaux des rochers, rendus glissants par la pluie qui appesantit votre bagage, vous promettent plus d'un baiser fraternel, sans que ces rigides messieurs veulent se charger de faire la moitié du chemin. Cette condition vous donne des doutes sur la sincérité de leur amitié et l'expérience vous montrera que leurs caresses ne sont pas douces. Prenez un bon diner aux poissons frais ; qu'importe le sel, quand l'appétit y est ? Il faut des forces pour gravir le portage Bossu. Le guide qui porte le canot, a jugé prudent d'ôter ses souliers. Les doigts des pieds sont libres et adhèrent mieux aux crevasses des rochers. Pour moi, je résolus de garder ma chaussure quoique le sauvage m'avertit de mon imprudence. "Après tout, Père, il vaut mieux se déchirer les pieds que de se casser la tête."

On commence l'ascension ; les genoux, les mains, les dents qui saisissent les branches, la crosse du fusil, voire même les pieds, tout est utilisé. Plus vous montez, plus vous admirez la perpendicularité de la côte. Vous faites halte ; et puis vous reprenez courage. Vous montez, vous descendez, vous remontez, vous redescendez. Vous donnez un nouveau coup, coup fatal ! La bande du collier casse ; chapelle, chapelets, fusil, hache, chaudière, tout part. Le missionnaire veut tout retenir par un mouvement instinctif et trop prompt pour lui être imputable ; son bras le sert mal ; il perd l'équilibre, et en vertu de la loi de gravitation, il parcourt promptement et *en sautillant...* de roche en roche, un chemin qu'il croyait plus long. Inutile, M. l'aumônier, de dire à vos intelligents lecteurs, que ce n'est plus en montant qu'il va. Un sapin se trouve sur son passage : chapelle, fusil et missionnaire y trouvent refuge, à la grande surprise de ce dernier qui ne sait comment et pourquoi il est là. Il tient d'une main son chapeau, et de l'autre une partie d'une des jambes de son pantalon qui se plaint par de grands déchirements de la violence qu'on lui a faite. Et puis pas un *brin de mal*. N'est ce pas que ceci donne confiance au missionnaire ? Marie Immaculée

garde bien ceux qu'elle garde, se dit-il, quand arrivé au sommet de la montagne, il peut adresser ses remerciements à sa bonne, si bonne Mère.

Pour vous reposer, vous jouissez d'un des plus beaux coups d'œil du monde : d'un côté, la mer et ses banquises, la mer avec ses baies, ses îles, ses rochers et ses récifs, la mer dont l'orgueil des flots vient se briser sur un petit grain de sable qui se rit de la pesanteur et du bruit de ses vagues. De l'autre côté, des pics, des vallées, des lacs, des rivières, des chaînes de montagnes dont les capricieuses formes vous étonnent encore plus que leur imposante grandeur.

Il m'a été donné, M. l'aumônier, de célébrer la sainte Messe sur un rocher élevé, dont la cime couverte de neiges dominait tous les lieux d'alentour. Quel souvenir dans la vie d'un prêtre !! J'oserais dire que toutes les splendeurs de nos belles cathédrales ne peuvent impressionner l'âme si fortement que les décorations faites par la main de Dieu même pour l'autel du missionnaire dont l'église n'a d'autres murs que les quatre points cardinaux et dont la voûte est celle des cieux. La nature a fait silence autour de nous ; le bruit du commerce ne se fait pas entendre dans ces régions ; rien ne vous parle de l'homme, et tout vous parle de Dieu. "Le doigt de Dieu est ici." L'idée de la présence de Dieu vous pénètre tellement, qu'instinctivement vous tremblez. Quand vous préparez votre autel, vous avez peine à croire que le peu de boue animée qui s'agite au milieu de toutes ces merveilles va bientôt produire celui qui en est l'auteur. Les paroles sont prononcées et les anges envient votre sort, tremblent autour de vous. Que le psaume *Benedicite* coule facilement du cœur à l'issue de la messe ! *Benedicite sol et luna... Benedicite omnis imber et ros... Benedicite frigus... Benedicite glacies et nives... montes et colles, maria et flumina... omnes bestix, etc., etc.*, et toutes ces choses sont sous vos yeux, et chantent si haut les louanges de Dieu, qu'elles vous rappelleraient l'hymne de la reconnaissance, si par malheur vous l'aviez oublié.

Voir Naples et mourir, dit le voyageur extasié des beautés de cette ville : dire la messe une fois sur le point le plus élevé de la hauteur des terres et mourir ! dit le mission-

naire, dont les yeux se remplissent de larmes rien qu'au souvenir des inénarrables joies que le bon Dieu sème sur sa route. Mais je vois que je m'arrête à des souvenirs personnels. C'est de l'égoïsme, je le sais, mais à chacun ses faiblesses et celle du missionnaire est de raconter aux autres ses jouissances. Continuons notre voyage.

La fatigue commence à se faire sentir, le sommeil des nuits est troublé, l'aviron pèse au bras, et cependant les Naskapis ne sont pas encore atteints. Mes deux guides me regardent souvent et me disent que je suis malade. Je me trouve encore heureux d'apprendre d'eux ma maladie. Nous avons apporté une livre et demie de thé, c'est le temps d'en faire usage. Comme il n'y a qu'une chaudière, ne soyez pas surpris si notre cuisinier s'avise de faire bouillir poisson et thé ensemble. Pourquoi ne pas essayer ? Ecoutez son raisonnement : C'est l'eau bouillante qui cuit le poisson et c'est l'eau bouillante qui infuse le thé ; or, le poisson est une bonne chose, le thé est une bonne chose et l'eau est une bonne chose, et comme trois bonnes choses ne peuvent faire une mauvaise chose, il s'en suit qu'il faut tout manger ce qu'il y a dans la chaudière ; voilà la conclusion où en arrive mon logicien de cuisinier. Les Sauvages aiment beaucoup le thé. Quelquefois dans la nuit, mes guides se levaient, prenaient *en cachette* une poignée de thé et buvaient à mon intention. Un fait inouï dans les annales des missions prit place alors. Vous n'êtes pas sans savoir, M. l'Aumônier, que le missionnaire n'est presque jamais seul et que ses habits donnent l'hospitalité à bien d'autres locataires. Mille pardons de vous parler de ces petits insectes qui ont pour mission de vous accompagner jusqu'au pôle Nord. Leur nombre est légion. Le missionnaire prononce leur nom sans plus de scrupule et de frémissement qu'il n'en ressent lorsqu'il écrase leurs petits êtres sous l'ongle de son pouce. Mais on me dit que le nom de cet insecte ne peut trouver place que sur des lèvres sauvages, et que la civilisation permet tout au plus d'en remplacer le nom par trois petits points. Eh bien, mettez un point pour remplacer le *p*, un au lieu de l'*o* et le troisième à la place de l'*u*. De cette manière, vos nerveux lecteurs pourront peut-être en supporter la lecture sans traiter d'incongru le missionnaire.

qui ose parler de ce petit dégoûtant insecte. Je vous assure cependant que si le missionnaire ne frémit pas en prononçant son nom, il frémit souvent lorsqu'il est brûlé jour et nuit par le feu de son aiguillon. Revenons au fait : Mes Sauvages ronflaient depuis le coucher du soleil. Le missionnaire voulait dormir, mais le combat était trop violent ce soir-là. Dès qu'il avait tué un ennemi, il avait toujours la douleur d'en voir deux venir à son enterrement. Il mit la chaudière au-dessus du feu, et voulant remporter une victoire définitive, il plaça sa chemise dans cette chaudière dont l'eau bouillante fit en peu de temps de nombreuses victimes. Le moyen réussissait trop bien pour perdre cette eau. La chemise en est retirée avec précaution. Le feu est attisé. Bientôt l'eau bouillera de nouveau, se dit le missionnaire, et l'autre partie de mon vêtement aura le même sort que ma chemise ; puis il se retire en attendant sous sa tente. Il s'y endort. Que l'on dort bien après une brillante victoire ! Mon guide se réveille, voit la chaudière dont l'eau bout, pousse son compagnon et lui souffle à l'oreille : Buons du thé ; une poignée est aussitôt jetée dans la chaudière et mes deux Sauvages de boire et de ne s'arrêter que faute de liquide, puis ils se couchent tranquillement. Quelques instants après, je fis un bond hors de ma tente : je venais de me réveiller et de penser à ma chaudière. Je la vis placée à côté du feu. Elle contenait des feuilles de thé, toutes parsemées de taches blanches. Il y en avait des centaines. Je réveillai mes hommes, qui me dirent avoir bu du thé dans la nuit. Je leur répondis que je croyais qu'ils avaient bu du bouillon, et pour preuve, je leur montrai le contenu de la chaudière. Mon *Watshikatt* l'examine, rit aux éclats, et montrant à l'*Homme qui pue*, la carcasse de centaines d'insectes qu'on appelle pous dans les missions sauvages et *trois petits points* dans le monde civilisé, il ajoute : " Si je meurs aujourd'hui ça ne sera toujours pas de la jaunisse."

Mais continuons notre voyage et hâtons-nous d'arriver à l'endroit que les Sauvages appellent la *grande traverse*. Tous les Naskapis sont là qui pêchent le poisson et attendent le caribou. Ils aperçoivent votre canot, et pendant qu'ils accourent au rivage en s'écriant " des étrangers, des

étrangers," étudiez leur physionomie. Le Naskapis est un grand homme habillé de peaux de caribou. Il paraît robuste et ses longues jambes vous disent que le caribou est mal à l'aise lorsqu'il est à sa poursuite. Les traits de son visage annoncent de la douceur et beaucoup d'ouverture. Son teint est couleur de cuivre, recouvert d'un enduit de graisse de caribou qui, en vertu de la prescription absolue des droits imprescriptibles de séjour sur cette peau qui ignore encore l'existence du savon. Ses beaux cheveux noirs pendent sur ses épaules. On n'y voit pas de frisures, mais en revanche, ces cheveux sont ornés de petites *perles blanches*, qui au besoin, se rougissent couleur sang. Veuillez cependant ne vous en procurer, ni pour or, ni pour argent, car vous paieriez pour votre trop *grande démangeaison*. Abordez le rivage et écoutez les plaintes d'un jongleur, qui ne veut pas de l'homme au visage pâle. Vous discutez vos droits et tous les sauvages vous entourent. Le bon Dieu vous réserve en ce moment une grande consolation. Une femme de la tribu vous appelle pour guérir sa fille qui est mourante, vous courez à la cabane indiquée, et là, vous avez juste le temps d'instruire, une heure durant, une pauvre fille de 16 à 17 ans, et de lui conférer le saint Baptême, quelques instants avant sa mort. Vous restez avec eux, ils vous sont bien soumis après que vous avez donné quelques bonnes taloches au jongleur. Vous vivez de leur vie, votre corps accoutumé ne fait plus le rebelle, et d'ailleurs les consolations spirituelles qui vous attendent vous dédommageront de vos fatigues. Quel spectacle que de voir une nation infidèle aux genoux d'un prêtre et lui dire que tous les membres de cette tribu veulent l'écouter et le suivre jusqu'au ciel.

Je regrette d'être obligé de m'arrêter ici, M. l'Aumônier, mais le temps presse et ce soir je dois faire voile pour la Baie des Esquimaux, qui reçoit les eaux de quatre grandes rivières. Ne serait-ce pas, par hasard, les quatre fleuves du paradis terrestre? J'y cours.

Priez pour moi, quand mes occupations me le permettront, je vous promets une plus longue lettre.

Tout pour Jésus, par Marie Immaculée.

ZACH. LACASSE, O. M. I., Ptre.

L. J. C. ET M. J.

*Lettre du Rév. Père Marcoux, Missionnaire de la Rivière
Rouge.*

Au Rév. P. Boisramé,

St. Alexandre, le 7 janvier 1878.

Révérènd et bien-aimé Père,

Déjà plus de trois mois se sont écoulés depuis le jour où le R. P. Antoine recevait les vœux du Père Van Laar et les miens. Ce jour-là même mon compagnon d'oblation partait pour les États-Unis ; il devait prendre part à la mission de Syracuse que les Pères Oblats de Lowell commençaient le dimanche suivant. Ce ne fut que le lendemain, après avoir célébré la messe de communauté, que je quittai le berceau de mon enfance religieuse, le cher noviciat de N. D. des Anges. Bien des fois depuis je me suis rappelé la promesse que je vous fis alors de vous donner de mes nouvelles. C'est pour accomplir cette promesse que j'interromps aujourd'hui, pendant quelques instants mon étude de la langue sauteuse et que je viens vous parler de mon voyage et de la mission qui m'est échue en partage dans cette vaste région de Manitoba. Puissent ces lignes vous redire également les sentiments de la vive reconnaissance que je vous conserverai toute ma vie pour les soins que vous m'a vez prodigués pendant l'année de mon noviciat !

Vous savez, mon révérend Père, que, comme je devais sauter jusque chez les Sautaux, le Rév. P. Provincial m'avait gracieusement accordé la permission d'aller dire adieu à ma famille et à mes anciennes connaissances du diocèse de St. Hyacinthe, et d'accepter les offrandes qui pourraient m'être faites pour mes pauvres missions. Ces offrandes, vù surtout les temps difficiles que nous traversons, furent généreuses. Que ne puis-je dire de nouveau à chacun de mes bienfaiteurs ma vive et sincère gratitude ? Non, je ne les oublierai jamais.

Le jour de mon départ de Montréal fut fixé au 16 Octobre

et, pendant qu'on y fêta St. Edouard, je m'en allais rapidement vers le Nord-Ouest sous la conduite des Anges-Gardiens que m'avait trouvés la Providence. Il ne faut plus deux grands mois, comme au Rév. P. Aubert et au Frère Taché, pour faire le trajet de Montréal à St. Boniface.. Le dixième jour après notre départ nous ayons heureusement parcouru cette distance. En foulant pour la première fois le sol de ma patrie adoptive, j'entonnai l'hymne de la reconnaissance ; je voyais mes espérances réalisées et mes plus vifs désirs exaucés ; je remerciai également, du fond de mon cœur, tous ceux qui m'avaient aidé à suivre ma vocation et surmonter les obstacles qu'elle avait rencontrés. Il me tardait de me jeter aux pieds de Celui qui, désormais, allait me tenir la place de Dieu, comme Supérieur ecclésiastique et religieux. Sa Grâce Monseigneur Taché me fit l'accueil le plus empressé et le plus cordial. Elle s'enquit immédiatement de l'état dans lequel j'avais laissé le Noviciat de Lachine et la maison de St. Pierre de Montréal ; et immédiatement je me trouvai de nouveau au sein de la famille ; tous les nôtres de l'Archevêché, du Collège et de Winnipeg me forèrent par leurs bontés et leurs prévenances fraternelles de redire : " Oh ! qu'il est bon et agréable pour des frères d'habiter ensemble ! "

Vous le savez, mon révérend Père, je n'avais pas exercé le saint ministère depuis mon départ de St. Pie : l'année de mon noviciat avait été exclusivement consacrée à la sanctification de mon âme suivant les sages prescriptions de Rome. Mais l'heure du travail et du combat ne tarda pas à sonner, quoique je ne fusse pas encore arrivé au terme de mon voyage. Une fois installé à l'Archevêché, je me mis à préparer quelques instructions pour donner les exercices d'une retraite, à l'occasion de la fête de la Toussaint, dans la paroisse de St. Norbert. Cette paroisse est à douze milles de St. Boniface, elle compte environ mille âmes. La plupart des habitants sont des métis, les autres sont des blancs. Je passai un peu plus d'une semaine au milieu de cette bonne population.

De retour de ma petite expédition apostolique, j'allai me mettre sous la direction du Rév. P. Lacombe à Ste. Marie-

de Winnipeg ; c'est lui qui devait m'initier à l'étude de la langue sauteuse. Mais cette étude fut interrompue, vers la fin du mois de Novembre, par une nouvelle obédience. Vous savez que l'infatigable compagnon de Mgr. Guigue, l'ancien administrateur du diocèse d'Ottawa, pendant la vacance du siège, eh un mot le Rév. P. Dandurand, celui que notre Vénéré Fondateur appelait : " mon cher premier-né du Canada, " est chargé de la paroisse de St. Charles. Non-seulement j'eus l'avantage de faire sa connaissance, mais je fus chargé de le remplacer pendant la grande retraite annuelle que tous les Oblats firent à Winnipeg, retraite qui se termina le beau jour de notre fête patronale, le jour de l'Immaculée Conception. St. Charles, est dit-on, le plus beau site du Manitoba ; je n'ai pas de peine à le croire. Le terrain y est élevé et fertile, le bois y abonde ; la rivière Assiniboine y roule ses ondes limpides à quelques pas de l'église ; bref, il y a là tout ce que les peintres demandent pour un beau paysage. N'y aurait-il pas là également tout ce qu'il faut pour un noviciat ? Quoiqu'il en soit, je n'oublierai pas les quelques jours que j'ai passés à St. Charles.

Mais je n'étais pas encore au milieu de mes chers Sauteurs, je ne devais pas tarder d'y être. En effet je quittai St. Boniface le 13 décembre, et quatre jours plus tard j'arrivai à St. Alexandre. Tout ce trajet se fit sur la glace qui parfois menaçait de s'entrouvrir sous nos pas, mais l'Archange Raphael nous accompagnait, il ne nous arriva aucun malheur grave. Mgr. Taché vint me rejoindre à mi-chemin ; nous n'étions que lui et moi dans sa voiture ; il m'en nomma le cocher ; mais, comme vous allez le voir, c'était un cocher improvisé. Nous traversions le grand portage de la Loche et, depuis près d'une heure, les choses allaient si bien que Monseigneur se prit à me faire des compliments sur mon savoir-faire. Hélas ! mon étoile ne tarda pas à pâlir. Car, quelques minutes s'étaient à peine écoulées que notre voiture venant à se heurter contre une grosse pierre, nous tombons, Monseigneur et moi, à la renverse. Nous en fûmes quittes pour un peu de peur, nous n'avions pas la moindre blessure. " Vous êtes tombé, Monseigneur, dis-je

à Sa Grâce ; vous voyez comme je suis adroit !” et ce disant je ne pus m’empêcher de rire. — “ Ah ! c’est comme cela que vous riez de moi, répartit agréablement Monseigneur. Voyez comme ce petit Père devient tout d’un coup moqueur ! Vous avez pris trop à cœur les éloges que je vous ai donnés, vous étiez trop fier, et vous voilà puni. ” “ C’est vrai, Monseigneur, répliquai-je, mais ce qui est fait, est fait, vous n’avez qu’à retracter les louanges dont vous m’avez comblé ; ” et gaiement nous continuâmes notre route. Vers neuf heures du soir nous campâmes dans ce même portage de la Loche qui a plus de neuf milles. Je fis l’office de maître d’hôtel et préparai une place pour Monseigneur. Le repas fut frugal, nous eûmes du pain et du beurre et du pain. Nos Missionnaires Oblats de l’extrême-Nord n’en ont cependant souvent pas autant. L’appétit d’ailleurs est le meilleur des assaisonnements. Je ne pus, dans cette circonstance, m’empêcher d’admirer l’humilité de l’Archevêque missionnaire, et je le voyais tel que je l’avais vu dans les “ Vingt années de mission. ”

Nos agapes finies, nous nous remîmes en route pour ne plus nous arrêter qu’au fort Alexandre. Nous y arrivâmes à quatre heures du matin bien fatigués, mais aussi bien contents d’arriver ainsi sans encombre au terme de notre voyage. Puissent toutes mes pérégrinations futures être aussi heureuses !

Le fort Alexandre ! Nous vous le rappelez, mon Révérend Père, c’est de là que le R. P. Allard vous écrivait pour vous exprimer le désir qu’il avait de m’y posséder ; c’est vers ce but que me portaient mes propres désirs ; c’est ici que le bon Dieu a inspiré à mes supérieurs de m’envoyer, quoique je fusse disposé à aller occuper tout autre poste : que son saint nom en soit à jamais béni !

Vous devinez facilement le bonheur que j’éprouvai en me jetant dans les bras du R. P. Allard ; nous ne nous étions jamais vus, mais nous étions frères nous étions oblats, nous allions vivre ensemble, il allait être mon supérieur, j’allais être son sujet et son coadjuteur ; je sentis alors la vérité des paroles de l’Esprit Saint : “ il vaut mieux être deux ensemble qu’un seul, car ils tirent de l’avantage de

leur société." Que vous dire de notre maison religieuse? c'est une pauvre mesure que Monseigneur Taché a honorée du titre de "petite étable de Bethléem." Le toit est fait de terre calcaire pétrie avec du foin de prairie; nous nous y trouvons plus ou moins à l'abri du froid. Voulez-vous connaître un peu son ameublement: quelques blanches fixées au mur et soutenues par deux poteaux, voilà mon lit, une autre planche clouée à la cloison, voilà mon cabinet de toilette: ma valise, voilà mon fauteuil; une petite boîte me sert de siège à table. Puisque je prononce le mot table, que mangeons-nous? que buvons-nous? De la galette, du pain qu'on appelle vulgairement gras-cuit en Canada; parfois du lièvre et du ris sauvage, tels sont nos mets les plus délicieux; de l'eau froide, tel est notre thé de tous les jours. Je ne pense pas qu'il y ait dans toute ces choses, excellentes d'ailleurs, rien de contraire à notre vœu de pauvreté.

La maison du Seigneur, hélas! ressemble beaucoup trop à celle des missionnaires. L'autel néanmoins est assez convenable pour un pays de mission sauvage; le fond est tapissé et quelques sculptures bien communes en forment la principale décoration. Nous avons des ornements sacrés qui suffisent à la rigueur pour le présent, mais il nous manque des habits du chœur, un encensoir et bien d'autres choses encore. Nous espérons que la divine Providence viendra à notre secours, et que quelques âmes charitables en Canada voudront contribuer à l'œuvre de l'évangélisation de nos chers Sauteurs.

Ils sont, sous le rapport matériel, encore plus pauvres que leurs missionnaires. Ils ne vivent que de poisson et de patates; il n'y a dans leurs misérable huttes ni lit, ni chaise, ni table; la terre remplace tous ces objets d'un luxe inutile pour eux, ils y étendent un peu de paille pour y dormir. Un poêle, une chaudière, une hache, un goblet rempli d'huile de poisson dans laquelle s'imbibe une mèche, quelques tasses et quelques souscoupes, voilà à peu près leur batterie de cuisine. Sous le rapport moral, ils sont paresseux pour la plupart; malpropres, fort susceptibles, opiniâtres, et partant, difficiles à conduire. Mais

la grâce de Dieu est toute-puissante ; elle nous aidera, nous en avons la douce confiance, à corriger ces pauvres Indiens et à en faire des chrétiens selon le cœur de Dieu

La bonne œuvre d'ailleurs est déjà commencée. Je pus m'en convaincre dès le lendemain de notre arrivée, qui était un dimanche. Ce jour-là Monseigneur administra le sacrement de confirmation à une quarantaine de sauvages tant adultes qu'enfants. Ce fut une grande fête pour ce pauvre peuple de voir et de posséder son premier Pasteur : cette faveur n'avait pu lui être accordée depuis dix ans, époque à laquelle le R. P. Lestang, premier missionnaire du Fort Alexandre, résidait ici. Je fus touché moi-même en voyant plusieurs de ces pauvres sauvages verser des larmes de joie et de reconnaissance. Plusieurs n'avaient jamais vu leur Evêque, et tous savaient les fatigues qu'il s'était imposées pour les visiter.

Nous voudrions construire une autre chapelle et en lever la charpente cette année, car la maison d'école qui sert de chapelle est insuffisante pour nos métis et nos sauvages. Nous avons pour maître d'école un français, excellent catholique. C'est lui qui remplit également les fonctions de chantre.

Le R. P. Allard et moi chantons la Messe et les Vêpres le dimanche à tour de rôle. Tous les dimanches je prêche en français. Vous m'aviez recommandé, mon Réverend Père, de me mettre sans retard et courageusement à l'étude de la langue des sauvages. J'ai suivi votre conseil. Dimanche prochain je leur lirai ma première instruction en sauteux. J'ai hâte de bien savoir et de bien parler cette langue pour pouvoir travailler plus efficacement au salut des âmes. Je suis occupé à copier la grammaire sauteuse de Monseigneur Baraga, car le R. P. Lacombe en a besoin pour corriger les épreuves qu'on lui envoie de Montréal. Nous ne pouvons pas, à notre regret, consacrer à l'étude et au ministère proprement dit tout le temps que nous voudrions. Il faut prendre soin de la chapelle et de la maison, bucher le bois de chauffage, parfois le charroyer, faire de la terre neuve : cette nécessité de pourvoir aux besoins les plus pressants de la vie, sans nous déplaire, arrête un peu

l'œuvre de la mission. Mais nous nous berçons de la douce espérance que plusieurs de nos Pères et Frères du Noviciat viendront bientôt peut-être nous prêter main forte et partager nos labeurs. Oui, qu'ils viennent, ils seront les bienvenus, et j'ose l'espérer, ils seront aussi heureux. Car pour moi, mon Révérend Père, je me trouve aux anges dans la poste de missionnaire des sauvages que je convoitais depuis si longtemps. Oui, la vie que nous menons ici a ses douceurs, au milieu des fatigues et des privations qu'elle nous impose ; c'est une vie qui consiste à chercher Dieu pour Dieu. Gagner des âmes à J. C. voilà notre unique ambition, notre seule joie. Vous pouvez dire à mes anciennes connaissances auxquelles vous pourriez parler de moi que, grâce à Dieu et à Marie Immaculée, je suis mieux que jamais au physique et au moral. Veuillez néanmoins ajouter une faveur aux faveurs passées, celle de prier et de faire prier pour moi, afin que je me montre de moins en moins indigne de la vocation à laquelle le Seigneur a daigné m'appeler. Mes salutations les plus respectueuses et les plus cordiales à tous nos Pères et à tous mes Frères scolastiques et convers.

Daignez vous-même agréer, avec mes souhaits de bonne et sainte année, les sentiments de la vive reconnaissance avec lesquels je suis heureux de me dire,

Mon Révérend et bien-aimé Père, tout à vous

Votre très-humble frère en J. C. et M. I.

J. S. MARCOUX, O. M. I.

NORD-OUEST.—ATHABASKA.

Couvent des Saints Anges,
Athabaska, 11 juillet 1877.

Rvde. Sr. CHARLEBOIS, Asste.

Ma Très-Chère et Bien-aimée Sœur,

Connaissant vos vives sympathies pour nos missions du Nord et tout l'intérêt que vous leur portez, j'entreprends aujourd'hui de vous adresser une petite notice qui vous donnera une idée succincte de nos travaux dans le jardin que le Bon Dieu nous a appelées à défricher sur cette terre du Nord si stérile et si glacée.

Je n'essaierai point, ma bien chère Sœur, de vous narrer toutes les péripéties de notre fondation. Les œuvres du bon Dieu ne surgissent, d'ordinaire, qu'au milieu d'entraves et de soucis de toutes sortes; elles prennent naissance au pied de la Croix. Laissons donc au passé les épreuves et les misères qui ont servi de base à l'édifice moral et religieux auquel nous sommes si heureuses de travailler selon la petite mesure de nos forces.

Avant de vous parler du contenu de notre établissement je veux tout d'abord, ma bien chère Sœur, vous donner une idée du contenant. La maison qui nous sert de résidence a déjà eu plusieurs destinations. Elle servit, en premier lieu, de Chapelle aux premiers Missionnaires Oblats, venus dans le pays; puis ensuite de hangar; et pendant trois années consécutives les RR. Pères y avaient fixé leur séjour jusqu'à la nouvelle définitive de notre arrivée à Athabaska. Dès lors les RR. Pères nous cédèrent leur place pour aller s'établir eux-mêmes dans une vieille bâtisse servant d'entrepôt, mais qu'ils avaient rendue habitable en cas d'éventualité. Donc la susdite maison en est à sa quatrième et probablement dernière période. C'est la plus ancienne bâtisse de la Mission. Avant notre

arrivée, elle mesurait 36 pieds de long sur 24 pieds de large. Elle fut ensuite allongée de 20 pieds, ce qui lui donne une longueur totale de 56 pieds. Le rez-de-chaussée est seul habitable, à part le grenier de la partie neuve qui sert de dortoir. Notre maison se compose de huit pièces comme suit : Cuisine, deux refectoirs, salle de communauté, oratoire, parloir, salle des petits garçons, qui sert en même temps pour la classe, salle des petites filles, puis enfin le dortoir ci-dessus mentionné. Comme vous le voyez, ma bien chère Sœur, nous sommes bien à l'étroit ; et encore si ces appartements étaient de grandeur passable, mais hélas ! ce ne sont que de petits recoins à peine éclairés par un chassis de neuf vitres. Pour ne citer qu'un exemple, je particulariserai la salle des petites filles qui mesure 12 pieds sur 10 pieds. Cette seule citation donnera une idée plus ou moins vague du reste.

Ma bien chère Sœur, comme nous venons de nous entretenir de l'habitation, parlons maintenant de ses habitants. Pour le moment nous comptons 20 enfants, dont 8 garçons et 12 filles, tant métis que sauvages. Sur ce nombre, cinq sont orphelins. Il est probable que le chiffre s'élèvera à la trentaine quand vous recevrez cette lettre, car nous recevons des demandes de tous côtés. Tous ces enfants sont lavés, raccommodés et en partie habillés par nous ; n'étant que trois, nous ne pouvons suffire à la besogne, malgré toute notre activité. Les enfants confiés à nos soins nous donnent, Dieu merci, bien des consolations. Malgré les petits défauts inhérents à leur nature plus ou moins sauvage, nous voyons avec joie que nos labeurs ne sont pas dépensés à pure perte. Leur cœur aussi bien que leur esprit sont très susceptibles de culture ; j'ajouterai même que sous ce rapport ils laissent peu à désirer. Les enfants de ces contrées sont généralement fort intelligents. La plupart de ceux qui sont sous nos soins ont appris la lecture et l'écriture en peu de temps ; il en est même parmi eux qui ont beaucoup d'aptitude pour le calcul. Les officiers de la compagnie que nous invitons d'ordinaire à assister aux examens scolaires de nos enfants, sont émerveillés des rapides progrès des élèves, et avouent ingénu-

ment que notre école surpasse de beaucoup celle tenue par le Magister Protestant. Ce que nous croyons sans peine : car un travail inspiré et excité par l'amour de l'argent, ne vaudra jamais celui qui est inspiré et alimenté par l'amour de Dieu. Or, nous nous faisons gloire de n'avoir d'autre mobile et intérêt, que le bien de ces chères petites âmes que le bon Dieu nous a confiées, pour diriger leur cœur et leur esprit vers Lui.

Pour bien comprendre l'immense bienfait d'une école religieuse dans ces tristes contrées où pendant des siècles entiers le démon a régné en souverain, il suffit de jeter un coup d'œil sur la condition matérielle et morale dans laquelle gît l'enfance chez ces pauvres Indiens. Nous n'avons plus, il est vrai, à déplorer ces épouvantables scènes de barbarie ou l'abandon d'enfants et de vieillards inutiles sur les grèves. Les Missionnaires en apportant le flambeau de l'Évangile au milieu de ces populations dégradées et livrées à l'empire du démon, ont fait cesser ces abominations. Mais il n'est pas moins vrai de dire que de grandes misères existent, tant sous le rapport matériel que moral, parce que la pénurie des moyens du côté de la famille et l'éducation font complètement défaut. Voyez ce pauvre petit être à demi-vêtu, que l'on appelle sauvage : il pleure dès le premier jour de son existence, car déjà il souffre ; il souffre du manque de soins qu'une mère indigente et élevée comme lui ne saurait lui donner, malgré tout l'amour qu'elle lui porte. Il souffre du froid, car il doit vivre sous un ciel d'airain, ses petits pieds, dès qu'ils pourront le porter, ne fouleront qu'un sol glacé et couvert d'une neige épaisse ; il n'aura d'autre abri que les arbres de la forêt, d'autre subsistance que la chasse aventureuse des animaux sauvages, heureux encore si sa frêle nature ne succombe pas sous le poids de tant de misères. Le froid et la faim, tels sont les fléaux qui, trop souvent, emportent le vieillard et l'enfant. L'hiver qui vient de s'écouler en a vu périr un bon nombre.

A l'extrémité nord de notre Grand Lac (Lac Athabaska) 47 personnes dont onze enfants et six vieillards sont mortes de froid et de faim. Ces pauvres infortunés espéraient

à force de marche gagner le fort le plus voisin et sauver ainsi leur vie ; mais hélas !! l'enfant et le vieillard, étant naturellement *faibles*, s'affaissaient le long du chemin, épuisés sur la glace des lacs et ne se relevaient plus. Leurs parents eux-mêmes n'avaient plus la force de leur tendre la main, ils sont morts où ils sont tombés. Les adolescents seuls ont survécu et ont échappé à une mort terrible en atteignant le fort où ils reçurent les premiers soins. Ces pauvres malheureux faisaient pitié à voir ; les uns avaient les pieds et les mains gelés, d'autres la figure, etc., etc., tous plus ou moins souffrants. Pauvres Sauvages ! que leur existence est dure et pitoyable.

Pendant, ma bien chère Sœur, ce n'est pas encore de ce côté que se trouve le plus affligeant du tableau. L'expérience si précoce de la souffrance, l'instinct inné d'entretenir une vie qui tient à si peu de chose, hâte chez l'enfant l'époque ordinaire du développement de la raison. C'est dans cet âge tendre et délicat où la conscience s'éveille, où l'œil de l'âme s'ouvre aux premières révélations du vice et de la vertu, que la mère devrait comprendre le rôle si important qu'il est de son devoir de remplir à l'égard de ce petit être, qui entre ses mains maternelles peut rester ange ou devenir démon. Mais hélas ! trop souvent des spectacles bien déplorables viendront se présenter sous son limpide et innocent regard. La colère, la brutalité, les vices les plus avilissants se montreront à lui, et cela sous les traits de ceux-là même que son cœur lui prescrit d'aimer et de respecter ; il ne comprend pas encore, mais il s'habitue ; l'âme n'est pas souillée, mais la pudeur, cette gardienne de l'innocence, perd sa délicatesse native. En face de ce tableau que nous avons sous les yeux, nous comprenons la grave importance de notre œuvre, la régénération de ce pauvre peuple par l'éducation soignée de l'esprit et du cœur de l'enfant, à l'âge où il est plus apte à recevoir la douce et salutaire impression de l'exemple et de la vertu. Oh ! puissions-nous être toujours dignes de notre sublime vocation, et en remplir fidèlement les saintes obligations !

Que la Divine Mère des Missionnaires nous assiste de son puissant secours et nous protège contre les embûches du

malin esprit. — Nous espérons que ce petit grain de sénévé que nous cultivons avec amour, deviendra, plus tard, un grand arbre ; le temps et la patience, et surtout la divine rosée de la grâce, obtenue par les ferventes prières de ceux et de celles qui s'intéressent au salut de ces pauvres âmes produiront ces merveilleux effets.

Voici maintenant, ma bien chère Sœur, les difficultés, qui, en partie, entravent notre œuvre : le local de notre maison est insuffisant pour le nombre d'enfants que nous sommes à même de recevoir : et ensuite pour les œuvres de charité qui ont rapport aux soins des infirmes et des vieillards. Notre cœur saigne lorsque nous sommes obligées de refuser ces pauvres gens qui font tant pitié ; et qui entre nos mains recevraient les soins qu'exige leur état. Par fois, comme compensation, nous faisons quelques visites à ces pauvres indiens malades lorsque la proximité de leurs loges nous permet de nous rendre près d'eux. Si nous avions assez de moyens pour entreprendre une bâtisse assez spacieuse pour nos différentes œuvres, le bien ne pourrait qu'y gagner ; mais la pénurie des ressources nous arrête.

Un autre obstacle à l'agrandissement de notre œuvre, c'est le manque de vêtements pour couvrir nos chers orphelins ; ils nous arrivent ordinairement plus couverts de vermine que d'habits. Les RR. Pères nous viennent en aide sous ce rapport, il est vrai, mais c'est aux dépens de la traite des vivres ; le peu de denrées qu'ils possèdent est consacré à notre subsistance. Puisque j'ai prononcé le mot denrée, je me permettrai d'étaler sous vos yeux les succulentes richesses de notre table et celles de nos orphelins qui est à peu près la même.

Nos vivres se composent en premier lieu de viande fraîche, d'original et de caribou, que les serviteurs de la Mission, et souvent les Révérends Pères eux-mêmes, quelquefois les Evêques, vont quérir avec des traînes à chiens, à des distances qui paraîtraient incroyables dans nos pays civilisés. Notre nourriture se compose, en second lieu, de poisson : c'est l'article le plus abondant. Sans cette ressource, nous ne pourrions nourrir nos enfants, qui, comme je l'ai dit, sont tous pensionnaires. Mais que de

peines la mission doit s'imposer pour retirer de dessous la glace les huit mille poissons qui nous alimentent pendant l'hiver.

Cette pêche se fait à neuf milles au large du lac, qui, comme vous le savez, est une véritable mer. Que de voyages à faire pour charroyer ces poissons au moyen des véhicules que vous connaissez, et cela sous une température qui descend parfois à 40° Réaumur.

Inutile d'ajouter que les Missionnaires tentent l'impossible pour améliorer notre position, subvenir à notre alimentation et à celle de nos orphelins. Leur zèle est admirable pour favoriser notre œuvre, dont, eux aussi, attendent du bien. Ils souffrent comme nous des obstacles qui l'entravent, obstacles que nous avons espoir de voir disparaître avec le temps. Leur dévouement à notre égard est, pour ainsi dire, sans bornes et nous remplit de confusion à chaque instant. Ainsi, ma bien chère Sœur, comme vous pouvez en juger par ce petit aperçu, notre œuvre gagnerait beaucoup par l'acquisition des ressources qui nous font complètement défaut.

Il nous faudrait :

- 1^o Une bâtisse plus spacieuse ;
- 2^o. Des vêtements pour nos enfants ;
- 3^o. Une pharmacie tant soit peu complète pour les infirmes ;
- 4^o. Une foule d'articles pour l'école, etc., etc... En résumé c'est de l'argent qu'il nous faudrait. Que nous serions heureuses, si nous possédions un petit fond sur lequel nous nous appuyerions pour subvenir aux besoins les plus pressants. Mon imagination ne fait que rêver à cela jour et nuit ; et mon esprit, que de projets ne forme-t-il pas à ce sujet. Mais, hélas ! s'accompliront-ils un jour ? Oui, oui, j'en ai la douce conviction ; car il y a trop d'âmes généreuses dans notre cher Canada, qui s'estiment infiniment heureuses de contribuer à l'extension de notre sainte Religion. Oui, nous aurons donc un jour le bonheur de compter sur des secours pécuniaires ; et nous aurons, par là même, la consolation de faire plus de bien. Que le Dieu de toute charité daigne toucher les cœurs de ceux qui s'in-

téressent à l'enfance. S'ils comprenaient le service qu'ils rendraient aux âmes et à eux-mêmes, en plaçant leur superflu à la Banque du Bon Dieu, le cent pour cent leur reviendrait de droit ; car Dieu l'a promis et sa banque ne fera pas banqueroute.

Voilà, ma bien chère Sœur, les quelques petits détails que je désirais vous donner depuis longtemps. Puissent-ils vous intéresser, et toucher les cœurs sensibles et charitables auxquels il pourra être donné de lire ces lignes incomplètes.

Adieu, ma bien chère Sœur, c'est dans le cœur de notre tout aimable Jésus que je ne me souscris avec bonheur,

Votre toute affectionnée Sœur,

SŒUR ST. MICHEL DES SAINTS.

MISSION DE NOTRE-DAME DE LOURDES DE
MÉGANTIC. :

Au Rév. M. H. TÈTU, Ptre.,

Aumônier de l'Archevêché, Québec.

Mon cher Monsieur,

C'est de grand cœur que je me rends au désir de votre prédécesseur, le Révérend M. N. Laliberté, qui m'a prié de faire un rapport général sur la Mission de Notre-Dame de Lourdes de Mégantic. La reconnaissance m'oblige à ne pas demeurer sourd à ce désir. M. Laliberté s'est montré si zélé et si généreux envers cette pauvre mission que je n'hésite pas à déclarer que si elle jouit aujourd'hui de l'avantage d'avoir une jolie petite chapelle, c'est grâce à lui. Je suis heureux de le reconnaître publiquement, et de lui en témoigner toute ma reconnaissance.

C'est le 28 juillet 1873 que je visitai pour la première fois la mission de l'Augmentation de Somerset. Mon prédécesseur, le Rév. M. L. T. Bernard, avait desservi cette mission pendant un an. Auparavant, n'ayant aucun chemin pour communiquer avec Ste. Julie de Somerset, les colons s'adressaient pour leurs besoins religieux aux curés de St. Eusèbe de Stanfold et de St. Louis de Blandford.

Les premiers colons arrivés à l'Augmentation sont déjà anciens : les premiers résidents datent de 25 à 30 ans. Le défrichement s'est opéré lentement, et il est encore peu avancé du côté de l'ouest. Plusieurs causes ont produit ce retard. La première c'est le manque de chemins : pendant les premières années les colons n'avaient pas d'autre sortie que le chemin qui conduit à Blandford. Ce n'est que depuis l'été de 1873 que le chemin qui les met en communication avec Ste. Julie a été complété par les municipalités de St. Calixte de Somerset et de Ste. Julie de Somerset. Dans le cours de janvier dernier, ils ont présenté une requête au gouvernement demandant une aide pour faire une route entre

Plessisville et la rivière Bécancour. La distance n'est que de 7 milles. Ce chemin complété diminuerait de 14 milles la distance qu'ils parcourent aujourd'hui pour communiquer avec St. Calixte dont ils dépendent pour les fins municipales et scolaires.

La seconde cause de retard pour le défrichement a été le commerce du bois. Ce commerce amenait l'argent dans la localité, et rendait la vie du colon plus facile. Il préférerait ce genre de travail à la culture parce qu'il paraissait mieux le payer. Mais aujourd'hui le bois est disparu, et les terres ne sont pas préparées à la culture : voilà ce qui explique le malaise d'un bon nombre. Aujourd'hui on le comprend mieux que jamais, et on commence à avoir plus foi en l'agriculture. En 1876 dix-sept lots, de 4 acres sur 25, ont été pris sur les terrains du gouvernement par les jeunes gens de la mission et des paroisses environnantes.

Dans quelques années, lorsque les communications avec Somerset seront plus faciles, les lots situés au sud de la rivière Bécancour, dans Somerset et Stanfold, se vendront au profit de la mission. Quoiqu'on en dise, il y a assurément à Lourdes de bons terrains; j'ai vu là de magnifiques champs de grains et de belles prairies. Lorsque les deux côtés de la rivière seront également habités, et qu'une certaine aisance aura fait place à la pauvreté, Lourdes sera une jolie paroisse.

Jusqu'au mois de décembre dernier, les exercices de la mission se sont donnés dans la maison d'école. Cette maison, sise sur le 12^e lot du 3^e rang, mesure 22 pieds sur 20. Ce local était assurément insuffisant, et tout le monde sentait l'urgente nécessité de construire une chapelle. Déjà une requête avait été préparée par le Rév. M. L. T. Bernard. Je m'occupai aussitôt de mettre ce projet à exécution. La requête fut signée par tous les intéressés et présentée à Mgr l'Archevêque de Québec le 23 juillet 1873. Le Rév. M. N. Laliberté, aumônier de l'Archevêché, fut délégué pour vérifier les allégations de la requête, fixer la place et déterminer les dimensions principales d'une chapelle en bois. Le 18 septembre 1873, M. Laliberté se transporta sur les lieux, et choisit pour construire la chapelle un joli côteau,

auprès de la rivière Bécancour, sur le 23^e lot du 3^e rang. C'est là que se sont donnés en premier lieu les exercices de la mission, chez M. Joseph Langevin, qui a fait don de ce terrain à la corporation archiépiscopale. M. George Nadeau, voisin de M. Langevin, fit aussitôt un don analogue.

Le Décret de l'Archevêque de Québec en date du 28 avril 1874 plaça la mission sous l'invocation de l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, et elle est désignée et connue maintenant sous le nom de *Notre Dame de Lourdes de Mégantic*. Monseigneur l'Archevêque approuva le choix du 23^e lot sur le 3^e rang pour la construction d'une chapelle en bois sur un solage en pierre, de 50 pieds de longueur, 36 en largeur, et 15 au-dessus des lambourdes.

La mission de Lourdes comprend une étendue de territoire d'environ 6 milles de front sur environ 6 milles de profondeur. Plusieurs lots de la paroisse de St. Eustache de Stanfold ont été accordés par Sa Grandeur Mgr. Laflèche, Evêque des Trois-Rivières, le 9 octobre 1874, pour être annexés à la mission de N. D. de Lourdes. Cette cession d'une partie du diocèse des Trois-Rivières à l'archidiocèse de Québec fut approuvée et confirmée par Notre Très Saint Père le Pape Pie IX le 27 août 1874.

Ce choix ne plut pas à quelques-uns; ils préféraient le 12^e ou 11^e lot, comme représentant mieux le centre de la population. Ils présentèrent leurs objections à l'Archevêque qui maintint le premier choix.

Cette petite population qui avait si grand besoin d'union pour porter le fardeau de la construction se trouvait malheureusement divisée. Cependant les plus zélés se mirent à l'œuvre et suivirent les conseils du missionnaire. Ils coupèrent et transportèrent sur place pendant l'hiver tout le bois de charpente. Dans sa visite pastorale, en juillet 1875, Mgr. l'Archevêque se rendit à Lourdes pour administrer la confirmation. Sa Grandeur encouragea ceux qui avaient montré jusque-là de la bonne volonté, recommanda l'union, leur en fit voir tous les avantages, et déclara que rien ne serait changé quant au site choisi pour la construction de la future chapelle.

Les choses en restèrent là jusqu'à l'automne de 1876. A

cette époque je leur parlai de nouveau de la nécessité de bâtir. Pendant l'hiver de 1877, profitant de la libéralité des MM. Hall qui donnaient tout le bois nécessaire pour madriers et planches, ils transportèrent au moulin la quantité de billots requise. Dans le cours de février le marché fut conclu avec l'ouvrier-entrepreneur, M. Omer Gagné, de Ste. Julie de Somerset. Les travaux ont commencé le 1er juillet 1877, et ont été terminés heureusement vers la mi-novembre. Le zèle et la persévérance de la grande majorité des paroissiens en cette circonstance ont été admirables.

La bénédiction de la chapelle a eu lieu le 11 décembre. Voici le compte-rendu qu'a fait de cette cérémonie un ami de l'œuvre, dans le "*Courrier du Canada*" du 19 décembre dernier :

N.-D. DE LOURDES DE MÉGANTIC.

Sur les bords de la rivière Bécancour, dans la partie nord-ouest du comté de Mégantic qui touche au comté de Lotbinière,—on a longtemps appelé cet endroit "Augmentation de Somerset,"—s'élève maintenant, au centre d'une quarantaine d'habitations, une fort jolie chapelle, dédiée à N. D. de Lourdes. Cette chapelle, susceptible d'agrandissement, lorsque *Lourdes* sera devenue plus considérable, mesure 52 pieds sur 36. Elle est solide et élégante à la fois, et le clocher qui la surmonte est presque magnifique. Il a été payé par la paroisse de St. Calixte de Somerset. Il brille au loin, mais il est encore muet; qui sait si, un jour ou l'autre, la cloche qu'il est tout prêt à recevoir ne lui sera pas offerte par quelque personne généreuse, dévouée et reconnaissante envers N.-D. de Lourdes.

Le Rév. M. Dubé, curé de Ste. Julie, qui dessert la mission de Lourdes, tenait à ce que les travaux de la nouvelle construction fussent terminés à temps, pour que la bénédiction de cet humble temple du Seigneur eût lieu pendant l'octave de l'Immaculée-Conception. Ce légitime désir fut accompli, et, mardi de la semaine dernière, le 11 du courant,—date que les colons de Lourdes n'oublieront jamais

—M. Laliberté, armônier de l'Archevêché, assisté de M. le curé de Ste. Julie, et du Rév. M. Julien, curé de St. Louis de Brandford, bénissait solennellement la nouvelle chapelle, en présence de tous les habitants de l'endroit. Avec quel pieux empressement ces braves gens vinrent, malgré le déplorable état des chemins, prendre part à cette fête pleine de joie et d'espérance pour eux ! On chanta une grand'messe, pour laquelle le chœur de Ste. Julie avait prêté ses meilleures voix. Les chants solennels de l'Eglise retentissaient pour la première fois en ces lieux. M. Dubé officia, et M. Laliberté donna l'instruction de circonstance, ayant pris pour texte ces paroles de la Genèse : " C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel. " Il fut écouté avec le plus religieux recueillement. L'émotion fut surtout bien vive dans l'humble auditoire lorsque, à la fin de son instruction, M. Laliberté félicita la nouvelle mission d'avoir pour patronne et protectrice puissante la Vierge Immaculée invoquée sous le beau titre de N. D. de Lourdes, et qu'il fit part des impressions douces et profondes qu'il éprouva auprès de la merveilleuse grotte de Lourdes lors de son récent voyage en France, ainsi que des prodiges sans nombre qui s'y opèrent.

N.-D. de Lourdes de Mégantic est une très-pauvre mission. La chapelle n'a été construite qu'avec les secours de l'OEuvre de la Propagation de la Foi, quelques dons particuliers, et la bonne volonté des colons. Elle est à peine pourvue des choses les plus rigoureusement nécessaires au culte et elle est considérablement endettée. Que les âmes qui aiment N.-D. de Lourdes aient donc, dans leurs charités, un petit souvenir tout spécial pour la pauvre chapelle ! Bien des fois la Mère Immaculée de notre divin Sauveur a répandu parmi nous des faveurs abondantes et précieuses ; un moyen bien agréable et très-facile de lui en témoigner notre reconnaissance serait de déposer aux pieds de la Vierge de Lourdes de Mégantic une obole donnée de bon cœur. M. le curé de Ste. Julie et M. Laliberté de l'Archevêché, recevront avec la plus sincère gratitude les offrandes, quelques minimes qu'elles soient, qui leur seront confiées pour le pauvre sanctuaire. Puissé cet appel être entendu d'un

grand nombre ! La charité n'appauvrit pas ; elle nous amènera des jours meilleurs.— (*Communiqué.*)

Dans le cours de janvier dernier j'ai demandé à chaque habitant un billot de pin pour faire une voûte dès l'année prochaine. Il va sans dire que cette voûte sera bien simple, bien unie. Nous n'avons pas en vue le luxe des ornements, nous voulons seulement nous protéger contre le froid. J'ai demandé aussi tous les matériaux nécessaires pour enclore le terrain de la Corporation Archiépiscope et le cimetière marqué par le Rév. M. Laliberté. J'espère que les colons se montreront aussi zélés que par le passé.

Plusieurs personnes se sont montrées généreuses envers la petite chapelle de Lourdes. M. Antoine Côté a fait don de l'autel dont on se servait à la maison d'école, et d'un set de chandeliers.

M. David Ouellet, architecte de Québec, a donné un set de chandeliers en bois avec souches.

M. François Fortier, de Ste. Julie, un porte-corps.

M. Edouard Demers, de Ste. Julie, 3 chandeliers en bois, un bénitier et un pupitre pour missel.

Tous les marchands de Ste. Julie ont fourni quelque chose, pour lingerie et devant-d'autels. Certains articles ont été aussi donnés par M. J. Saroie, J. B. Doyon et P. Lehoux.

Le Rév. M. Laliberté a donné un drap mortuaire, une aube, deux surplis, quelques amicts, purificateurs et manuteges, 4 porte-fleurs, et bouquets.

Depuis le 19 décembre dernier voici les dons qui ont été faits :

M. Joseph Gagné, père, Ste. Julie.....	\$2.00
Un ami, Ottawa.....	2.00
Dme. L. G. Rousseau, Ste. Monique.....	1.25
M. Jos. Nantel, Calumet, Mich.....	7.80
Un paroissien de l'Ange-Gardien.....	0.65
M. Louis Poulin, épiciier, Québec.....	10.00
Melle. Adèle Couillard, Lowell, Mass.....	10.00
Les élèves de Jésus-Marie, Sillery.....	2.40

Les Religieuses de Jésus-Marie, Sillery, ont donné des linges sacrés et les Religieuses du Bon Pasteur, Hospice-S. Charles, des pots à fleurs.

Voilà un bon encouragement, et tout porte à croire que N. D. de Lourdes nous attirera encore plusieurs aumônes.

D'après le dernier recensement, en 1877, la population de Lourdes était comme suit : 31 familles—193 âmes—131 communicants.—C'est un chiffre peu élevé, mais lorsque les 17 nouveaux lots seront bâtis, ce sera une augmentation. On peut espérer que ces nouveaux colons trouveront des imitateurs.

Lourdes a une école élémentaire fréquentée par une vingtaine d'enfants. Cette école est sous le contrôle des commissaires de St. Calixte de Somerset ; tout ce que je puis en dire, c'est que j'ai trouvé, l'année dernière, les enfants de la première communion très bien préparés.

Voilà, mon cher Monsieur, les informations que j'ai à vous donner sur N. D. de Lourdes. J'espère qu'elles intéresseront les âmes charitables et qu'elles les porteront à aider les colons à terminer leur modeste chapelle et à favoriser de tout leur pouvoir l'accroissement de cette mission qui donne déjà de si belles espérances.

J'ai l'honneur d'être

Votre humble serviteur,

P. P. DUBÉ, Ptre.

Ste. Julie de Somerset,

15 Février, 1878.

RAVAGES MEURTRIERS ET FRUITS DE VIE DE LA FAMINE INDIENNE.

(*Messenger du Sacré Cœur.*)

La foi et la raison s'accordent à nous démontrer qu'en permettant le mal, DIEU ne peut avoir en vue que le bien ; mais il n'est pas toujours facile de suivre les voies mystérieuses par lesquelles la divine sagesse fait coopérer à ses miséricordieux desseins les désordres les plus criminels et les fléaux les plus meurtriers. Nous le verrons un jour, et ce ne sera pas un des moindres sujets de notre admiration pendant l'éternité.

Mais voici, du moins, un de ces fléaux dont la fécondité en fruits de vie éternelle est, déjà, aussi manifeste que la rigueur avec laquelle il a répandu, sur des contrées immenses, la dévastation et la mort.

Les ravages de la famine indienne ont été épouvantables, et les douleurs qu'elle a causées défient toute description ; mais combien d'âmes elle a envoyées au ciel, qui, sans elle, se seraient infailliblement perdues ! En hâtant le moment où elles auraient dû, tôt ou tard, quitter leurs corps, elle leur a ouvert le chemin du ciel, dans lequel une violente secousse pouvait seule les pousser. Et puis, combien de mérites ce fléau a procurés aux âmes charitables qui, pour les soulager, ont fait les plus beaux sacrifices !

Nos lecteurs nous sauront gré de mettre en évidence ces deux genres de fruits, par la citation de quelques extraits de lettres.

On écrivait d'Aurillac, à la date du 7 décembre

“ Mon révérend Père, je vous envoie, sous ce pli, 200 fr. en billets de banque, pour les malheureux affamés de l'Inde. C'est bien peu de chose, mais les gouttes d'eau forment l'Océan. Il y a quatre jours, j'allai, un soir, chez Mme *** : “ N'avez-vous pas à écrire à Toulouse ? me dit-elle, j'ai là “ 50 fr., qui m'ont été donnés par une pauvre “ menette ”, “ presque misérable. J'y joindrai mon obole. Ce sera un

“ don bien minime, mais la misère est si grande ici, que je n’ose quêter pour eux. Cependant, nous aurions pu faire quelque chose.” Je vous avoue que cette pensée me saisit comme un reproche bien mérité. J’avais lu de tristes détails sur l’état de ces pauvres populations, mais leur venir pratiquement en aide, ne m’était pas venu à l’idée. J’acceptai donc de vous envoyer les 65 fr. qu’elle me remit, me promettant d’arrondir la somme, en puisant une petite pièce dans ma bourse et dans celles de quelques amies du Sacré Cœur. Le lendemain matin, je me mis donc bravement en mesure de faire plusieurs visites intéressées ; je mettais tout ce qu’on me donnait, sans compter, dans une poche vide ; le soir j’avais 80 fr. à ajouter aux 65 reçus ; alors, mon ambition a grandi un peu, et j’ai continué hier et avant-hier. Personne ne m’a refusé ; on me donne peu, mais on me donne. J’ai tout à l’heure 225 fr., peut-être aurai-je un peu plus ce soir ; je vous enverrai tout. C’est toujours au nom du Sacré-Cœur que j’ai demandé et reçu, citant l’exemple généreux de la bonne menette, à qui revient la gloire de l’initiative. Sa générosité n’a pas été égalée, mais enfin l’exemple a porté ses fruits : on ne croirait jamais combien il y a de ces pauvres filles qui, sans hésiter, font, pour une œuvre qui les touche, le sacrifice des petites économies de toute une vie. J’en ai trouvée une qui, en me remettant une petite somme, me disait : “ Ce sont toutes mes épargnes, je les gardais pour me faire enterrer et faire un peu prier après moi. On m’entermera bien toujours, d’une manière ou d’une autre, et le bon Dieu sait bien que c’est pour lui que je sacrifie les prières qu’on pourrait faire pour moi. Je compte sur sa miséricorde ; tenez, prenez tout, je vous le donne de bon cœur.” Ah ! si de tels sentiments se trouvaient chez certaines personnes à qui Dieu a donné tous les biens de ce monde, quels résultats n’obtiendrait-on pas.”

Le même courrier nous apportait la lettre suivante :

“ Mon cher Père, j’ai lu, dans votre excellent *Messenger*, le triste état où se trouvent ces malheureux affamés indiens ; cela m’a navré le cœur.

“ Je regrette beaucoup que ma position sociale ne me

permette pas de faire ce que je voudrais. N'étant que simple ouvrier, par conséquent ne gagnant ma vie qu'au jour le jour, je ne puis faire que peu.

“ Vous trouverez, mon bon Père, dans ce pli, *un franc* en timbres-poste, dont vous disposerez en l'envoyant là où vous jugerez le besoin le plus urgent.

“ Si je pouvais, par cette petite aumône, contribuer à procurer la gloire de DIEU et pouvoir lui gagner quelques âmes, je me trouverais bien heureux. ”

Combien d'autres traits de générosité les anges ont enregistrés, dans cette circonstance, sur le livre de vie ! Vivifiée par l'influence divine de la charité, l'aumône catholique ne s'est pas bornée, comme les secours officiels, à soulager momentanément quelques souffrances corporelles : elle a porté des fruits éternels et vraiment divins, comme on pourra s'en convaincre par la lettre suivante, que nous avons reçue du révérend Père Barbier, supérieur de la Mission du Maduré :

Mon révérend Père,

“ Je ne veux pas tarder plus longtemps à remercier, par votre entremise, les généreux bienfaiteurs dont vous avez stimulé la charité et qui, par votre intermédiaire, nous ont fait parvenir leurs aumônes. Le service qu'ils nous ont rendu est de ceux que DIEU seul peut récompenser, parce que lui seul peut les apprécier dignement.

“ On comprendra difficilement la cruelle position des missionnaires du Maduré, pendant les premiers mois de la famine. Un de nos Pères m'écrivait : “ En ce moment, toute une bande d'affamés est à ma porte. Nus, ou couverts de sales lambeaux de toile, tout décharnés, ils me prient de ne pas les renvoyer et de leur donner de quoi ne pas mourir de faim. Plusieurs n'ont rien mangé depuis trois ou quatre jours. Les païens me promettent de recevoir le baptême et de gagner tous leurs villages à notre sainte religion. Mais il ne me reste plus un sou ni un grain de riz. Le cœur brisé, j'ai dû renvoyer tous ces malheureux, avec la certitude qu'ils allaient expirer sur les routes et dans les champs, et avec la douleur de ne pouvoir accep-

“ter les païens qui voulaient se donner à nous. Quand
 “j’ai vu partir des pauvres affamés, qui étaient restés plus
 “de douze heures étendus devant ma porte, je me suis
 “retiré en pleurant, et je n’ai plus eu le courage de sortir
 “que lorsqu’on m’appelait pour aller auprès des mourants.”
 La douloureuse position de ce Père, au milieu des scènes
 navrantes de la famine, a été celle, jusqu’ici, de tous nos
 autres Pères missionnaires. Aussi, grande a été leur joie à
 la nouvelle que vous aviez fait un appel à la charité des
 catholiques de France et que vous nous envoyiez des se-
 cours.

“ Depuis que nous avons reçu vos premières aumônes,
 tout a changé de face dans la mission. Les missionnaires
 qui étaient condamnés à rester dans leurs résidences, par-
 courent maintenant leurs chrétientés, pour consoler et
 distribuer des secours. Les chrétiens nous bénissent, et
 les païens, témoins du dévouement et de la charité de nos
 Pères, viennent à nous. Un grand mouvement de conver-
 sion a déjà commencé.

“ Le missionnaire de Punicaël, qui a déjà converti plus
 de 600 païens ou protestants, est en ce moment occupé, lui
 et tous ses gens, à instruire et à baptiser les nouveaux caté-
 chumènes, qui demandent, en grand nombre, à embrasser
 notre sainte religion.

“ Nos bienfaiteurs sont heureux d’apprendre ce que nous
 avons pu faire pour les orphelins, avec le secours de leurs
 aumônes. Nos Pères ont baptisé environ dix mille enfants
 païens. A cette heure, la plupart sont au ciel, et prient
 pour ceux qui ont aidé à leur procurer la grâce du baptême.
 Nous avons recueilli, selon la mesure de nos ressources,
 ceux que la mort a épargnés. A Trichinopoly, nous entre-
 tenons 80 enfants païens dans l’orphelinat des garçons, 92
 dans l’orphelinat des filles et 165 dans des familles chréti-
 ennes. Au Marava nous avons 98 orphelins dans l’orpheli-
 nat de Dindigul, et environ 350 dans les familles chréti-
 ennes. Dans le district du sud, nous entretenons dans le
 grand orphelinat d’Adeikalabouaram environ 400 person-
 nes et 150 orphelins païens ; de plus, 300 orphelins dans
 les familles chrétiennes.

“ Je ne puis dire ici mille détails qui intéresseraient et rendraient heureux nos bienfaiteurs. Au ciel, ils verront tout le bien qu'ils ont fait, et toutes les âmes qu'ils ont sauvées par leurs aumônes. Mgr Canoz témoigne toute sa reconnaissance à Mgr l'Archevêque de Toulouse, à Mgr l'Evêque de Bayonne et à Mgr l'Evêque de Viviers. On apprendra avec plaisir, en Angleterre et aux Indes, que les évêques de France ont imité les évêques d'Irlande, qui ont envoyé de grandes sommes au vicaire apostolique de Madras.

“ Tous nous remercions de leur généreuse charité les RR. PP. de la Chartreuse de la Bastide-Saint-Pierre et de la Chartreuse de Mougères, les élèves du collège Sainte-Marie de Toulouse, les souscripteurs de la collecte de Bade et tous nos autres bienfaiteurs et bienfaitrices, dont les noms devraient être cités ici et que nous sommes obligés de taire.

“ La famine est-elle finie ? Non, et il faut encore longtemps pour que nos chrétiens trouvent leur nourriture ordinaire, supposé même que les prochaines récoltes réussissent. A Dindigul, le P. Saint-Cyr, ne pouvant aller partout lui-même, envoya son catéchiste dans un village tout païen, situé au pied des montagnes de Siroumaley. Quand le catéchiste parut, une foule d'affamés se précipita vers lui comme vers un sauveur. Mais la nuit était venue, la distribution des secours dut être remise au lendemain. Le matin, quand le catéchiste commença à distribuer ses aumônes, tous les pauvres affamés qui étaient venus la veille ne reparurent pas. Dans cette seule nuit, sept étaient morts dans les tortures de la faim, et plusieurs autres ne pouvaient plus se traîner. Par ce fait, on peut comprendre les ravages que fait encore la famine dans notre mission et les scènes navrantes de souffrances et de mort que nos missionnaires ont encore sous les yeux. Aussi, si vous pouvez nous envoyer de nouvelles aumônes, croyez qu'elles nous serviront à sauver la vie à bien des malheureux, et à ouvrir le ciel à bien des âmes...

“ Le P. Guhen nous annonce aussi de nombreuses conversions. Dans son vaste pangou de Sattancoulam, il a fondé, avec les païens et les protestants convertis, de nou-

velles chrétientés, qui suffiraient à elles seules pour occuper un missionnaire. En ce moment, des villages entiers s'ébranlent, et lui donnent les plus consolantes espérances.

“ Le P. Trincal est également bien consolé des souffrances qu'il a endurées pendant la famine. C'est lui qui a converti et baptisé de sa main les 3,000 chrétiens qui composent son pangou de Virondoupatty. Aussi, ces pauvres Indiens le regardent comme leur père, et, dans cette famine, tous recourent à lui comme à leur unique soutien. Il a tout donné ; et, quand toutes ses ressources ont été épuisées, il a vu ses pauvres chrétiens livrés à toutes les tortures de la faim et décimés par la mort. Il nous écrivait : “ Toute la journée, je suis auprès des mourants ; et, comme personne ne veut ensevelir les cadavres, tous mes gens sont occupés à creuser des fosses.” La première lettre qui lui annonçait les secours venus de France, lui fut remise en présence des catéchistes et des chrétiens. En lisant la bonne nouvelle, de grosses larmes remplirent ses yeux : “ Père, lui dirent les chrétiens, qu'avez-vous, quelle nouvelle ?—Mes enfants, remerciez Dieu ; de France, on vous envoie des secours : vous êtes sauvés.” Maintenant, tout a changé d'aspect dans le pangou de Virondoupatty. Le Père a recueilli les enfants que la mort a laissés orphelins, donné à ses chrétiens une misérable nourriture qui les empêchera au moins de mourir de faim, et gagné, par son dévouement et son zèle, un grand nombre de païens. En quelques semaines, il en a converti et baptisé plus de 200 ; et, en ce moment, lui et ses gens sont occupés à instruire, et à préparer au baptême les nombreux catéchumènes qui désirent sincèrement vivre et mourir dans notre sainte religion.

“ Depuis que les aumônes venues de France ont permis à nos Pères missionnaires de parcourir leurs chrétientés et exercer leur zèle, le mouvement de conversion s'est déclaré, même dans les endroits où nous avons le moins d'espérance. Le P. Pouget écrit de Tuticorin : “ Les deux villages païens de Velayoudapuram et de Velapadou sont convertis au catholicisme. Je trouve dans ces chrétiens les meilleures garanties de persévérance. Ils sont riches en terres, ils se relèveront assez vite de la misère à la-

—“ quelle ils sont réduits en ce moment. La famine les a
 —“ décimés. Des familles entières ont été anéanties et pres-
 —“ que tous les enfants ont disparu.”

Un peu plus tard, le même Père nous donnait de nou-
 —“ velle détails également consolants.

—“ Votre bonne lettre du 18 novembre nous annonce de
 —“ nouveaux secours. Nous sommes infiniment reconnais-
 —“ sants envers tous nos bienfaiteurs. Leurs aumônes vont
 —“ sauver la vie à bien des chrétiens, et nous aider à conver-
 —“ tir un grand nombre de païens.

—“ Le P. Pouget m'écrit : “ Tuticorin, 3 décembre.—Il y a
 —“ quelque temps, nous avons baptisé 7 païens adultes, 5 en-
 —“ fants de nouveaux convertis, 17 enfants de païens, que des
 —“ familles catholiques ont adoptés, un grand nombre d'en-
 —“ fants païens moribonds. Hier, après la messe, le Père Mikel
 —“ a donné le baptême à 74 païens de Velayoudapuram. Au-
 —“ jourd'hui, fête de saint François Xavier, huit autres ont
 —“ reçu le baptême. Pendant la semaine, beaucoup d'autres
 —“ catéchumènes, qui n'ont pu venir ici pour cause de ma-
 —“ ladie, seront baptisés dans leur village. A Velapadou on
 —“ instruit en ce moment sept familles de Sanards. Nous
 —“ pourrions faire cent fois plus, si nos travaux et nos res-
 —“ sources nous le permettaient. Nos nouveaux convertis de
 —“ Velayoudapuram vont abandonner leur village et le re-
 —“ construire sur le bord de la route. Nous donnerons au
 —“ nouveau village un nom chrétien. Nous allons cons-
 —“ truire une hutte en terre et couverte en feuilles, pour
 —“ servir de chapelle à nos néophytes. Nous n'avons, pour
 —“ orner cette chapelle, ni image, ni statue, pas même un
 —“ crucifix. Aidez-nous à obtenir quelque chose.”

—“ Je reçois une autre lettre du P. Verdier, en voici un
 —“ passage : “ Panlamicottah, 4 décembre 1877.—Le P. Day-
 —“ riám, qui a baptisé ici une vingtaine de païens, vient de
 —“ partir pour aller porter des secours et instruire des païens
 —“ qui nous demandent. Les chemins sont affreux ; j'ai
 —“ donné au Père 10 chrétiens qui, au besoin, pourront
 —“ la charrette et la feront sortir des boues. Près de Van-
 —“ danour, village chrétien, le Père trouvera un village
 —“ païen de 53 familles. Ces braves gens m'ont tous fait

“ demander le baptême. Mais la famine a fait de terribles ravages dans leur village. Arriverons-nous à temps? je l'ignore. A l'ouest d'Antipatti, grand nombre de païens nous demandent; mais nos Père ont dix fois trop de travail ailleurs et je n'ai plus personne à envoyer. Quand nous enverra-t-on de nouveaux ouvriers de France? Tout l'argent que nous avons reçu est déjà distribué. De grâce, n'abandonnez pas nos chrétiens et nos néophytes, envoyez-nous encore quelque chose.”

“ Le P. Darrieufort nous annonce, de son côté, que le P. Laporte vient de baptiser dans son pangou de Ramnad une centaine de païens.

“ Le P. Trincal m'écrit de Padupatty, à la date du 3 décembre:

“ L'argent que vous m'avez envoyé ne m'a pas enrichi matériellement, car j'ai déjà tout distribué et j'ai les mains vides; mais je me suis considérablement enrichi en catéchumènes. Depuis le 1^{er} novembre, j'en ai baptisé 549. Ce matin même, j'ai pu offrir 51 nouveaux chrétiens à saint François Xavier. Je nourris tous ces catéchumènes pendant huit jours, et le jour de leur baptême je leur donne une toile pour se couvrir: car ils arrivent tout nus ou couverts de dégoûtants haillons. Je dépense en moyenne 4 francs pour chaque catéchumène. Vous voyez que le salut d'une âme s'obtient, ici, à meilleur marché que dans d'autres contrées, où l'on est contraint de dépenser au moins 10 fr. par catéchumène. Ne sera-ce pas une bien douce consolation pour la personne qui a envoyé 1,000 fr. destinés à faire de nouveaux chrétiens, de savoir qu'avec ces 1,000 fr. j'ai pu baptiser 250 païens? Mais, je vous en prie, envoyez-moi sans retard de nouveaux secours. Si l'argent ne me fait pas défaut, au premier de l'an j'aurai baptisé peut-être plus de 1,000 païens.”

“ Avec la lettre du Père Trincal, en arrive une du P. Labarthère, qui annonce 300 nouveaux baptêmes d'enfants païens. Le Père en avait déjà baptisé plus de 200 le mois dernier.

“ *Messis quidem multa.* Oui, la moisson est grande, et le

nombre d'ouvriers est bien petit pour la recueillir. Nos Pères donneront avec joie leur santé et leur vie, s'il le faut; mais avec tout leur dévouement, ils ne sauraient créer les ressources qui leur sont nécessaires pour poursuivre leurs œuvres de charité et de conversions. Vous nous avez envoyé beaucoup, et cependant ces milliers de francs que nous avons reçus de France, sont pour nos milliers d'affamés ce qu'étaient les cinq pains pour la foule qui avait suivi notre divin Maître au désert. Il faudrait que Notre-Seigneur vînt au milieu de nous et multipliât entre nos mains le peu que nous possédons, pour donner à manger à nos pauvres affamés et les arracher à la mort. Peut-être Notre-Seigneur veut-il se servir de vous pour faire le miracle de la multiplication. Veuillez continuer à faire connaître aux catholiques de France les cruelles souffrances de nos pauvres Indiens, toujours en proie aux horreurs de la famine et que la mort continue à décimer dans toute la mission du Maduré."

Cette lettre était déjà sous presse, lorsque le R. P. Blanchard, Provincial de la Compagnie de Jésus, à Toulouse, a reçu du même Père l'annonce d'un second fléau, non moins terrible que la famine, qui vient de s'abattre sur la malheureuse population du Maduré, et qui sollicite avec la même urgence la charité des chrétiens.

"Mon révérend Père Provincial; j'ai reçu votre bonne lettre du 22 novembre, dans laquelle vous nous annoncez une nouvelle aumône de 3,000 fr. Nous vous sommes tous reconnaissants de l'appel que vous avez bien voulu faire à la charité de nos Pères et des catholiques, en faveur de nos chrétiens réduits aux horreurs de la plus affreuse famine. Vous nous promettez de vous occuper encore à nous procurer de nouveaux secours; nous vous en remercions infiniment, mon révérend Père, car nous avons besoin longtemps encore qu'on envoie de quoi secourir nos pauvres affamés. Les journaux ont dit qu'au mois de mars la famine serait à peu près finie, si les récoltes réussissaient. Alors même que les récoltes eussent été bonnes, nos Pères qui sont répandus parmi les Indiens, dans les campagnes, et connaissent mieux que personne leur véritable état,

pensent que nos chrétiens auraient eu encore à souffrir une
 année entière. Mais voici que de nouveaux désastres suc-
 cèdent aux ravages de la famine. La famine de l'inondation
 va succéder à la famine de la sécheresse, si Dieu n'a pitié de
 nous. Depuis deux mois surtout, des pluies torrueuses n'ont
 cessé de tomber dans toute notre mission. Au commencement
 de novembre, le P. Verdier avait quitté Palamcottah pour ve-
 nir à Trichinipoly ; mais arrivé à Dindigul, il trouva le
 chemin de fer emporté par les eaux et dut attendre là plus
 de quinze jours. A son retour à Pallamcottah, il m'écri-
 vait : " Dans mon voyage de Trichinipoly à Pallamcottah,
 " j'ai trouvé partout la campagne inondée. C'est un nou-
 " veau désastre qui commence. Les moissons, notre seule
 " espérance pour sauver nos chrétiens de la mort et voir
 " se terminer leurs cruelles épreuves, sont couvertes par
 " les eaux. Depuis Dindigul surtout jusqu'à Palamcottah
 " je n'ai vu que des champs couverts par l'eau, ou des ré-
 " coltes en mauvais état et compromises par la trop grande
 " abondance des pluies." Depuis cette lettre du P. Verdier
 le mal est allé en croissant. — Le P. Maget m'écrit de Fi-
 sherpattnam, en date du 10 décembre : " A mon retour de
 " Sarougany, je pris le chemin de Manamaduré, espérant
 " pouvoir arriver par là, à travers les eaux, à Edeientour ;
 " mais je trouvai le fleuve tellement débordé que je dus re-
 " brousser chemin jusqu'à Sheiagungah. J'allai tenter le
 " passage du côté de Périacottay ; impossible encore d'aller
 " en avant. Je suis donc revenu, hier, à Manamaduré, je
 " ne dis pas à travers quelles difficultés. Ici il n'y a pas
 " de barques ; il fallait cependant traverser le fleuve. Je
 " me décidai à monter sur une espèce d'embarcation fabri-
 " quée, pour la circonstance, par les Indiens ; et, grâce
 " à mon bon Ange, j'arrivai à l'autre rive. Là, nouvelle
 " épreuve ; point de gîte pour la nuit. Vendredi soir, le
 " fleuve a renversé ses digues et emporté soixante-six habi-
 " tations. La poste, la bangalow et notre église ont été en-
 " tièrement détruites. Il a fallu me mettre en route et
 " gagner Fisherpattnam, distant de deux milles. Les routes
 " sont impraticables ; il m'a fallu marcher à pied, escorté de
 " quelques chrétiens, qui portaient mon bagage. Quelle

“ épreuve nouvelle DIEU nous envoie! Que vont devenir
 “ nos chrétiens? De grâce, envoyez-moi tout ce que vous
 “ pourrez, afin que je puisse au moins secourir les plus
 “ abandonnés. ” —Le P. Darrieutort nous donne aussi de
 bien tristes nouvelles sur le Marava : “ De mémoire d’hom-
 “ me, on n’a vu ici pareille inondation. La rivière est arri-
 “ vée à une hauteur qu’elle n’avait pas encore atteinte. Elle
 “ n’a pas rompu ses digues, mais elle passe par-dessus et se
 “ déverse dans notre grand étang. Si les digues sont em-
 “ portées, alors tout est perdu. La grande rue Sarougan-y
 “ est comme une rivière. Notre église aurait été envahie
 “ sans une petite digue que nous avons construite. Je tra-
 “ vaille jour et nuit avec mes gens, pour empêcher notre
 “ étang de briser ses digues. Au milieu de tous ces mal-
 “ heurs, DIEU nous console par de nouvelles conversions.
 “ J’ai déjà distribué à nos Pères tout l’argent envoyé pour
 “ nos catéchumènes. Ils ont baptisé bon nombre de païens
 “ adultes, et le P. Laporte espère atteindre le nombre de
 “ deux cents. ”

“ Le district du Sud est aussi éprouvé que le Marava.
 “ J’arrive de Rassanguittanabouran, m’écrit le P. Faseuille,
 “ le 9 décembre; je trouve Vadakencoulan dans la désola-
 “ tion. Quels désastres! Les pluies torrentielles ont tout
 “ ravagé: arbres déracinés et emportés, rivières débordées,
 “ étangs crevés et dévastant tout, habitations renversées.
 “ De nombreuses épaves ont été emportées par les eaux, et
 “ j’ai trouvé tout le village en contestations pour savoir à
 “ qui appartenaient les objets apportés par les torrents.
 “ J’ai réussi à les mettre d’accord. Les protestants font
 “ d’incroyables largesses à leurs adeptes. Que ne pouvons-
 “ nous faire de même pour nos chrétiens, qui n’ont que
 “ nous pour les secourir au milieu de leurs nouveaux mal-
 “ heurs! ” Trois jours après avoir reçu cette lettre, le P.
 Verdier m’annonçait de nouveaux désastres causés dans son
 district par les inondations. “ Palamcôttah, 12 décembre.—
 “ Notre grand orphelinat d’Adei Kalâbouram, où nous avons
 “ environ six cents personnes, nage dans les eaux. Le fleuve
 “ a débordé en trois endroits, d’ici à la mer. Que de ruines!
 “ Le grand étang de Kadambacoulam, qui a de six à sept

“ milles de circonférence, a brisé ses digues, et ses eaux, qu’
 “ devaient donner les nouvelles récoltes, ont ravagé toute la
 “ campagne. La route qui conduit à Adei-Kalabouram a été
 “ emportée depuis Alvarinnévely jusqu’à Trichendore, en
 “ sorte qu’il nous sera impossible de nous rendre à l’orphe-
 “ linat jusqu’à ce qu’on ait refait la route. Les conversions
 “ continuent dans le district. Il y a quelques jours, j’ai vu
 “ à Tuticorin nos quatre-vingt-quatorze néophytes pollers.
 “ Ils portent la simplicité et la joie sur leurs figures. Tous
 “ sont venus me demander la bénédiction. D’autres famil-
 “ les de leur parenté et d’un village voisin leur deman-
 “ dent aussi à être baptisées. Aujourd’hui, je reçois du P.
 “ Dayriam ces quelques mots : “ Je suis encore à Vanda-
 “ nam, jerné par les eaux. Quinze familles de Poudou-
 “ patty sont déjà catéchumènes. Tous les jours il m’arrive
 “ quatre ou cinq personnes demandant le baptême. Une
 “ famille de Setty est aussi au nombre des catéchumènes.
 “ Le chef, brave homme et assez instruit, m’a promis de
 “ m’envoyer tous ses proches parents. Malgré l’inondation,
 “ je resterai au poste tant qu’il y aura des catéchumènes.
 “ La nuit dernière, tous les étangs ont emporté leurs digues.
 “ Autour de ma chambre, il y a de l’eau jusqu’au genou.
 “ Plusieurs maisons se sont écroulées, et des personnes ont
 “ péri. Tous les Indiens sont dans l’épouvante.”

“ Les districts du Marava et du Sud ne sont pas les seuls
 ravagés par les inondations ; le district de Trichinopoly a
 aussi sa large part à la nouvelle épreuve qui frappe notre
 mission. Le P. Boyer vient de nous écrire que, dans son
 pangou de Manargoudy, le fleuve a rompu ses digues et
 emporté plusieurs villages entiers. La famine avait laissé
 au moins aux pauvres Indiens leurs maisons et leurs terres
 desséchées ; le nouveau fléau a renversé leurs pauvres
 habitations, emporté leurs moissons et ravagé les champs,
 qui demanderont de grands travaux pour être de nouveau
 aptes à la culture. J’en étais là de ma lettre, quand nous
 est arrivé le journal *The Madras Mail*. Les désastres sont
 plus grands encore que nous l’avions cru. “ La pluie est
 “ devenue plus forte, depuis mardi dernier ; elle ne cesse
 “ pas encore et tombe avec une impitoyable furie, pitiless

“ *fury*. En ce moment, dans le Sud, les rivières et les
 “ fleuves ont débordé et inondé toutes les campagnes. Les
 “ étangs ont rompu leurs digues et portent partout la dé-
 “ vastation. Toutes les moissons ont péri... Des villages
 “ entiers se sont écroulés et ont disparu sous les eaux. Le
 “ nombre de maisons renversées est incalculable : *as for*
 “ *native houses destroyed, their number is legion.* ”

“ Tous nos pauvres chrétiens se réfugient auprès de
 leurs missionnaires, leur unique soutien, au milieu de tous
 les fléaux qui fondent à la fois sur eux. Nos Pères s’adres-
 sent à nous, pour obtenir de quoi donner aux malheureux
 qui les assiègent un morceau de toile, pour couvrir leur
 nudité; et un peu de riz, pour les empêcher de mourir de
 faim. Je ne puis, mon révérend Père, que faire parve-
 nir jusqu’à vous les demandes de nos missionnaires. Nous
 n’aurons guère à donner à nos chrétiens que les secours
 que nous recevrons d’Europe. Nos bienfaiteurs, tout en se-
 courant les corps, contribueront largement au salut des âmes
 au Maduré. Je ne parlerai pas aujourd’hui du bien et des
 nombreuses conversions que font nos Pères. J’en ai parlé
 dans mes deux lettres précédentes. Le mouvement de con-
 versions continue, et on baptise grand nombre d’enfants
 païens. Cette semaine, le P. Labarhère m’écrivait : “ Je
 “ continue à parcourir mes villages affamés. J’en ai déjà
 “ visités vingt-huit, et j’ai baptisé jusqu’à ce moment deux
 “ mille vingt-quatre enfants païens. Presque tous sont déjà
 “ au ciel, où ils prient pour la mission et nos bienfaiteurs
 “ d’Europe... ” Quel bon placement pour les fonds de la
 charité !

“ Je vous exprime de nouveau, mon révérend Père Pro-
 vincial, au nom de tous nos Pères, toute notre reconnais-
 sance pour le dévouement et la charité que vous montrez à
 notre mission éprouvée par tant de fléaux. Je me recom-
 mande à vos prières et saints sacrifices.

“ De votre Révérence, l’humble serviteur en JÉSUS-CHRIST,

“ L. BARBIER, S. J. ”

Les lettres suivantes continuent à nous montrer, sous ce double aspect, le cruel fléau qui ravage les Indes :

Trichinopoly, 17 janvier 1878.

“ Mon révérend et bien cher Père Ramière, P. C.— Je vous remercie, au nom de Monseigneur et de nos Pères, de tout ce que vous avez fait pour notre mission, au milieu de nos grandes épreuves. Nous espérions toucher au terme de nos malheurs, et voilà que de nouveaux désastres viennent de frapper nos pauvres chrétiens. Je ne vous redirai pas, dans cette lettre, toutes les scènes de désolation que vous ont racontées nos Pères du Marava et du Sud. L'inondation a consommé l'œuvre de la famine. Il restait encore à nos Indiens leurs maisons et leurs champs desséchés. Maintenant ils n'ont même plus de demeure pour s'abriter, plus de champ à ensemençer. Les rivières ont été ravinées et ensablées. La saison des pluies est finie, et les étangs qui, dans le Sud, ont tous rompu leurs digues, sont vides. de sorte que, pendant la brûlante saison d'été, nos Indiens du Sud vont se trouver sans eau et, par conséquent, sans récolte.

“ La désolation est grande partout, mais surtout à Vadakencoulam. Là, une première inondation avait déjà fait de grands ravages ; mais une seconde, plus terrible encore, n'a rien laissé. Nous avons envoyé une part des secours que nous avons reçus de France aux Pères Faseuille et Delphech, qui étaient à Vadakencoulam. Nos Pères ont tout donné, et quand il ne leur est plus rien resté, leurs pauvres chrétiens sont allés demander des secours aux protestants, qui avaient reçu des Anglais de larges sommes à distribuer. On leur a répondu : “ Quittez vos prêtres, faites-vous protestants, et nous vous donnerons de quoi rebâtir vos maisons et nourrir vos familles. ” Nos chrétiens sont revenus trouver les Pères et leur ont dit la réponse des protestants. Maintenant, ils attendent que leurs prêtres viennent à leur secours, ils ne peuvent rien espérer d'ailleurs.

“ A Vadakencoulam, le choléra est venu s'ajouter à tous les autres fléaux. Nos missionnaires ont des remèdes qui,

ordinairement, sauvent bien des cholériques; mais cette fois tout a été inutile. Il semble que ce choléra soit un châtiment de DIEU. Dans Vadakencoulam, la population est divisée en deux camps, malheureusement souvent en guerre; d'un côté, les hautes castes, Vellages et Mondélis; de l'autre, les basses castes, Sanards et Parias. Le fléau s'est attaqué seulement aux hautes castes. La première maison, où a été appelé le P. Faseuille pour donner les derniers sacrements, renfermait quatre cholériques. C'était quatre frères: le soir, ces quatre jeunes gens étaient emportés au cimetière. En quinze jours, sur 650 Vellages ou Mondélis qui se trouvaient dans le village, 105 étaient emportés par le fléau. Les Sanards et les Parias, qui étaient plus de 1300, n'ont pas eu un seul mort. Nos Vellages et Mondélis ont compris que c'était un châtiment, et qu'il fallait recourir à DIEU. Ils ont montré une charité et un courage admirables. Une quinzaine d'entre eux, pendant quatorze jours, ont été occupés à creuser des fosses et à porter des cadavres. Ils ne recevaient aucun salaire et ils oubliaient tout pour accomplir cet acte de dévouement. L'un d'eux avait sa fille malade du choléra: il va trouver le P. Faseuille, à une heure après-midi, pour lui rendre compte des morts et des enterrements. Le Père lui demande: "Comment va ton enfant?—Je n'en sais rien, Père; je suis sorti ce matin, après déjeuner, et, depuis ce matin, j'ai travaillé à porter les cadavres (1)." A la charité, nos Vellages ont joint l'humiliation. Ils ont fait spontanément un acte qui semble héroïque à ceux qui connaissent l'orgueil des castes dans ce pays. Ils ont promené, dans les rues du village, la statue de saint Sébastien, en se servant du *sapram* déjà employé par les Sarards. Ils ont eu, ensuite, l'idée de faire une cérémonie d'expiation, et en ont demandé la permission au Père. Les principaux chefs, une

(1) Notre-Seigneur a béni la charité de cet homme; sa fille est guérie. Les disciples des Pères ont donné les premiers l'exemple du dévouement. Eux aussi sont morts victimes du fléau, et aussi de la charité. Le vide s'est fait autour des Pères; et, un jour, ils se sont trouvés sans un seul disciple pour les aider et les servir.

couronne d'épines sur la tête, ont lu un acte d'amende honorable, pour les principaux péchés commis dans le village. Enfin, tous se sont confessés et ont fait la sainte communion. Le Père a fait un appel au Cœur de Notre-Seigneur en faveur de ses pauvres chrétiens. Il a fait mettre sur toutes les portes une petite image du sacré Cœur. A partir de ce jour, le fléau a diminué, et, trois jours après, il n'y avait plus un seul cholérique dans Vadakencoulam.

“ Pendant de longs mois encore, nous aurons besoin des secours que nos bienfaiteurs nous envoient de France. Les protestants, qui distribuent l'argent à pleines mains, sollicitent nos pauvres chrétiens affamés; des familles, des villages entiers de païens s'offrent à nous et donnent des garanties de persévérance, si nous pouvons les secourir; partout nos chrétiens sont encore dans le plus grand dénûment. Aussi, tous nos Père missionnaires ne cessent de nous demander des secours. Ici, au Maduré, les aumônes que vous nous envoyez produisent un double fruit: elles sauvent la vie à nos pauvres affamés et ouvrent le ciel à des milliers de païens. Cette semaine encore, 135 païens adultes ont été baptisés. Dans toute la mission, des prières ont été ordonnées pour tous nos bienfaiteurs.

“ Veuillez me recommander quelquefois au Cœur de Notre-Seigneur et à sa miséricordieuse Mère. Merci pour tout ce que vous avez fait pour nous.

“ Je suis, etc.

L. BARBIER, S. J. ”

“ J'allais expédier le courrier d'Europe, quand j'ai reçu la lettre suivante du P. Pouget. Je vous l'envoie telle quelle. Aujourd'hui encore, le P. Larmey m'écrit que le mouvement de conversions s'accroît de plus en plus dans son pangou. Si les ressources ne nous manquent pas, nous pouvons fonder de nouvelles et belles chrétientés. Il serait bien triste de laisser passer cette occasion, qui ne se présentera probablement jamais plus. On m'annonce que le P. Faseuille est guéri. Le P. Delpech reprend des forces. Mais nous avons plusieurs Pères fatigués, à cause de l'excès du travail.

L. B. ”

“ Palamcottah, le 16 janvier 1878.

“ Mon révérend Père, — je viens d'écrire à Monseigneur pour demander des fonds. Si nous voulons entretenir et augmenter le mouvement qui se manifeste vers le catholicisme, dans le district de Palamcottah, il faut des ressources abondantes. Inutile de se le dissimuler. Mais ces sacrifices pécuniaires seraient compensés par une ample moisson d'âmes, autant que je puis en juger.

“ La misère nous amène actuellement de nombreuses populations qui jamais n'auraient renoncé au paganisme sans être attirées vers nous par l'aumône de la charité. Ne croyez pas, pourtant, que ces conversions, paraissant fondées sur l'intérêt, n'aient pas de sûres garanties de stabilité. Je suis, au contraire, d'avis que l'assistance que nous donnons nous attachera les cœurs de ceux qui en ressentent les douces influences. Il n'y a aucun déshonneur pour notre religion à secourir les infortunes. Nous n'achetons pas les âmes, à la façon des protestants. Tout en évitant cet écueil, je crois que la gloire de Dieu demande que nous profitions des circonstances actuelles pour faire un bien durable, qui se perpétuera de génération en génération.

“ A Tuticorin, le P. Miquel a baptisé 220 païens depuis le 2 décembre dernier. Nous avons actuellement 160 catéchumènes qui se préparent au baptême, et un grand nombre qui sollicitent la même faveur.

“ Les néophytes qui ont été baptisés appartiennent principalement à trois villages : 150 Pallers à Velayoudapuram, 18 Maravers à Mélamarudur, 152 Sanards à Vépelodei et dans le voisinage.

“ Vous serez content d'apprendre quelque chose sur leurs dispositions, et les espérances qu'ils nous donnent de leur persévérance.

“ Les Pallers de Velayoudapuram nous présentèrent un mouton, le jour du premier de l'an. Nous leur répondîmes que nous le laissions à leur usage ; ils s'en montrèrent presque mécontents, et nous prièrent d'accepter ce petit gage de reconnaissance, pour les services que nous leur avons rendus. Le dimanche, ils viennent assidûment à la

messe à Tuticorin. Le jour du Pouguel, cérémonie païenne, les païens voisins étaient venus faire les apprêts de leurs cérémonies près de nos pallers. Ils voulaient les vexer, en leur mettant sous les yeux les réjouissances de la religion qu'ils ont abandonnée. Non-seulement aucun néophyte ne voulut participer à ces superstitions païennes, mais ils réussirent à éloigner leurs anciens compagnons d'idolâtrie, en protestant qu'ils avaient renoncé à toutes ces superstitions, pour ne suivre désormais que le culte catholique. Bien des fois, je les ai entendus faire la même protestation en ma présence. Lundi dernier, jour de mon départ, le P. Miquel était allé dire la messe chez eux pour la première fois. Il apporta une cloche, un christ et une statue de saint François Xavier, leur patron. Il devait installer ces objets dans un misérable pandel, que nous avons fait construire. Cet événement était trop remarquable pour qu'il se passât sans solennité. Eux-mêmes avaient voulu faire les frais de la fête, et s'étaient imposé un *Vari* qui montait à 2 roupies et $\frac{1}{2}$. C'était assez pour les pétards et la fanfare. Un nombre assez considérable de Paravers accompagna le Père dans son excursion. Nos Paravers ont servi de parrains à ces nouveaux chrétiens, et s'intéressent beaucoup à eux. Ces liens d'union ne peuvent avoir que de bons résultats. L'impression par cette petite cérémonie sera excellente. Elle attirera, probablement, de nouvelles conversions dans les environs. Déjà quelques individus inscrits par les protestants parlent de venir à nous.

“ Un village de 130 personnes, aux portes de Tuticorin, sera baptisé avant quinze jours. Dans plusieurs autres endroits, on manifeste des désirs. Mais encore une fois, la question des fonds est, ici, une question de vie ou de mort pour tout ce mouvement.—Je suis, etc.

“ G. POUGET, S. J. ”

LA NOUVELLE NURSIE.

HISTOIRE D'UNE COLONIE BÉNÉDICTINE DANS L'AUSTRALIE
OCCIDENTALE

—1846-1877—

(*Suite.*)

CHAPITRE DEUXIÈME

Insuccès des premières missions. — Les PP. Serra et Salvado au milieu des bois. — Leurs épreuves.

Lorsque les missionnaires se furent un peu remis des fatigues du voyage, Mgr Brady les réunit en conseil pour avoir leur avis sur le meilleur moyen d'évangéliser les Australiens. Après une longue discussion, il fut convenu qu'il y aurait trois centres de mission : 1^o la mission du nord, confiée à M. Confalonieri, avec deux catéchistes irlandais ; 2^o la mission du sud, confiée à MM. Thébeaux et Tiersé, avec deux catéchistes français ; 3^o la mission du centre, confiée aux PP. Serra et Salvado, avec deux catéchistes anglais et le F. Léandre de Sclesmes.

L'évêque de Perth demanda au gouverneur de la colonie des terres pour établir ses missionnaires. Vingt acres furent accordées en toute propriété à chacune des missions. Le dimanche 25 janvier, fête de la Conversion de saint Paul, Mgr. Brady, à l'issue de la grand'messe, adressa une allocution à ces prêtres et à ces catéchistes de nations si diverses qui allaient chercher, dans les bois de l'Australie, les pauvres sauvages pour les amener à la lumière de l'Évangile. Après ce discours, le pontife donna sa bénédiction aux missionnaires agenouillés, et les embrassa tous paternellement. Cette cérémonie émut tellement trois protestants, mêlés par curiosité à la foule des catholiques, qu'ils se convertirent et devinrent ainsi les prémices de cet apostolat.

La mission du sud quitta Perth au commencement de

février. Elle se dirigea à pied vers la ville d'Albany, où elle n'arriva qu'à la fin de mars. Les prêtres et les catéchistes qui en faisaient partie se mirent aussitôt à la recherche des sauvages et souffrirent beaucoup dans leurs courses à travers les bois. Ayant épuisé leurs provisions, ils vécurent quelque temps encore de pommes de terre ou des galettes que les marins de la côte leur donnaient par charité. Après quelques mois d'une existence très-précaire, ils obtinrent la permission de s'embarquer pour l'île Maurice, qui manquait d'ouvriers évangéliques et qui offrait un ministère moins difficile et plus consolant. Nous avons parlé déjà de l'issue malheureuse de la mission dirigée sur le nord de l'Australie, à Port-Victoria. Une troisième mission que Mgr Brady envoya à Guildfort, à neuf milles seulement de Perth, ne réussit pas mieux que les deux autres, et le prêtre Powel, qui en avait la direction, désespérant du succès, se rendit dans l'Inde, où il fut admis parmi les missionnaires de Calcutta.

Il semblait que la Providence réservait l'apostolat des Australiens aux moines espagnols. Mgr Brady découragé n'osait permettre aux PP. Serra et Salvado de partir pour leur mission, lorsqu'un des colons catholiques de Swan-River, le capitaine irlandais Jean Scully, lui apprit que, non loin de ses possessions, se trouvaient des terres fertiles et qu'un grand nombre de sauvages vivaient dans les bois d'alentour. A cette nouvelle, les deux Bénédictins supplièrent l'évêque de Perth de les laisser partir avec leurs catéchistes. " Le 16 février 1846, raconte le P. Salvado, ayant pris notre léger bagage sur les épaules, le crucifix sur la poitrine, et le bâton à la main, nous nous rendîmes à l'église où Mgr Brady nous attendait. Toute la colonie informée de notre départ, remplissait l'humble cathédrale de Perth ; car les protestants comme les catholiques voulaient nous faire leurs adieux, que beaucoup pensaient devoir être éternels. L'évêque nous fit une exhortation qui émut tous les assistants. Ayant reçu sa bénédiction et le baiser de paix, nous quittâmes Perth, accompagnés jusqu'à plus d'un mille par notre premier pasteur et une grande partie de la population. La lune éclairait d'une lumière douce notre

chemin, et derrière nous suivaient deux chariots où étaient entassés nos petites provisions, quelques vêtements de rechange, des outils de cultivateurs et un autel portatif.”

La première étape fut assez pénible. La contrée que traversaient les missionnaires, étant fort sablonneuse, rendait la marche difficile. Vers deux heures après minuit, le P. Serra, chef de la caravane, jugea à propos de faire arrêter tout son monde, sauf les conducteurs des chariots qui continuèrent leur route pour arriver plus tôt à la ferme d'un Irlandais nommé Moore. Les missionnaires et leurs deux compagnons s'étendirent sur la terre nue, au-dessous d'un arbre gigantesque (*Eucalyptus robusta*), qui semblait, par l'épaisseur de son tronc et la largeur de ses branches, dater du déluge, et bientôt un profond sommeil vint réparer leurs forces. Ils ne s'éveillèrent qu'à la pointe du jour. Ils se mirent de nouveau en chemin dans l'épaisse forêt qui couvrait presque tout le pays. Arrivés à une clairière où commençaient trois sentiers, ils ne savaient lequel suivre, lorsqu'un sauvage, tenant d'une main sa longue lance et de l'autre un tison enflammé, parut à leurs yeux. Ils lui crièrent : “ Moore, Moore.” L'Australien les comprit, leur indiqua de la main un des sentiers et se mit à marcher devant eux de ce pas rapide et élastique propre aux enfants des bois. Après avoir traversé une forêt composée d'arbres inconnus en Europe, araucanias, banksias, xanthoréas, zamias, eucalyptus, etc., ils arrivèrent chez M. Moore. Ce fut sous ce toit hospitalier que les PP. Serra et Salvado célébrèrent pour la dernière fois le saint sacrifice dans une maison couverte ; ils ne devaient plus, jusqu'à leur installation dans la colonie monastique, offrir l'auguste victime que sous la voûte du ciel.

En quittant M. Moore, la petite troupe de missionnaires fit l'ascension d'une montagne escarpée, une des dernières ramifications de la chaîne des monts Darling. Après un trajet de trente milles, ils traversèrent le fleuve Avon, dont le lit se trouvait alors presque entièrement à sec, et arrivèrent, le 21 février, à l'habitation du capitaine Scully, le colon le plus éloigné de Perth, dont il est distant de près de 68 milles. C'était la dernière halte avant d'entrer dans

les solitudes boisées de l'intérieur ; les missionnaires y demeurèrent trois jours pour faire reposer leurs bœufs. Le capitaine leur donna de très-utiles renseignements sur la contrée qu'ils allaient traverser.

A l'aide de la boussole, les missionnaires se dirigèrent vers le nord où se trouvait, d'après le rapport de quelques sauvages, une terre fertile appelée par eux Baggi-baggi. Ils rencontrèrent d'abord un pays montueux, mais couvert d'une riche végétation ; vinrent ensuite des plaines presque entièrement sablonneuses, où l'on ne rencontrait que des eucalyptus de différentes espèces, la *myrtia florida* et beaucoup de plantes vénéneuses. En approchant de Baggi-baggi, ils virent des terres qui leur parurent meilleures, et, dans les Vittoria Plains, ils furent émerveillés de la beauté des arbres et de la force de la végétation. Mais une soif brûlante, augmentée par la chaleur de la saison, ne leur permit pas d'admirer longtemps le paysage. La source qu'ils espéraient trouver à Baggi-baggi était presque desséchée. Les bœufs coururent d'eux-mêmes s'y désaltérer, et il fallut les écarter avec l'aiguillon pour boire un peu d'eau saumâtre et pleine de boue, qui provoquait les vomissements. Un sauvage, que le capitaine Scully avait adjoint à la petite caravane, assura qu'il se trouvait de l'eau à peu de distance. Le P. Salvado et le F. Léandre l'y suivirent ; mais, là encore " le soleil avait tout bu ", comme disent les Australiens. L'indigène frappa du pied avec indignation et fit signe qu'il allait chercher une autre source. A la fin, ils découvrirent une profonde cavité où l'eau des pluies, protégée par de grands arbres, s'était conservée fraîche et pure. Ils étanchèrent leur soif ; puis, ayant rempli deux grandes gourdes du précieux liquide, ils se hâtèrent de rejoindre leurs compagnons, en poussant de temps à autre le cri aigu *Cui ! Cui !* dont les sauvages se servent pour annoncer de loin une heureuse découverte. A la tombée de la nuit, les missionnaires se trouvaient tous réunis auprès de ce petit étang, et l'on fit au sauvage une large part du souper commun, qu'il absorba en silence et avec une merveilleuse rapidité.

Le lendemain, les PP. Serra et Salvado furent soumis à

une épreuve qui aurait triomphé de caractères moins fortement trempés et de cœurs moins dévoués au salut des âmes. Les conducteurs des chariots, fort peu soucieux de partager la vie pleine de privations et de périls des missionnaires, déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin. Malgré toutes les promesses qu'on put leur faire, malgré toutes les supplications qu'on put leur adresser, ils déposèrent flegmatiquement le contenu des chariots sous un eucalyptus en se disposant à retourner à Perth, sans s'inquiéter du sort réservé aux deux Bénédictins et à leurs catéchistes. Cependant, comme c'était le premier dimanche du Carême, ils voulurent assister, à la messe célébrée en plein air par le P. Serra et à celle du P. Salvado. Un des chars servit d'autel. Aussitôt après, ils prirent la route de la capitale du Swan-River, et le sauvage retourna dans ses bois. "Ce départ ne put nous décourager, dit le P. Salvado, car nous avons mis toute notre assurance en celui-là même que nous venions d'offrir pour la première fois dans les solitudes boisées de l'Australie comme victime de propitiation pour ces pauvres sauvages dont nous voulions être les apôtres."

Restés seuls, avec le F. Léandre et le catéchiste irlandais, les PP. Serra et Salvado résolurent de construire, en ce lieu même, une cabane de branchages. Ils se mirent aussitôt à la besogne, et, vers le soir, ce fragile abri était déjà recouvert de feuillage. Dans l'ardeur du travail, les missionnaires n'avaient pas aperçu une troupe de sauvages, armés de longues lances, qui les regardaient de loin et qui bientôt s'approchèrent du petit étang auprès duquel s'élevait la cabane. Ces Australiens étaient anthropophages, et ils examinaient les nouveaux venus avec une attention qui ne semblait pas du tout rassurante. Les deux missionnaires et leurs compagnons ne s'en émurent pas autrement. Leur besogne achevée, ils allumèrent un grand feu, comme les sauvages venaient de le faire, et se mirent à chanter les complies à deux chœurs avec les pauses et les inclinations qui se pratiquaient dans leur monastère. Ils récitèrent ensuite le chapelet à genoux, et, après un léger repas de galettes cuites sous la cendre, de riz à l'eau et thé, ils s'en-

dormirent paisiblement sous la protection de leurs anges-gardiens.

Le lendemain, à la pointe du jour, les PP. Serra et Salvado dressèrent un autel champêtre et offrirent l'auguste victime pour les sauvages qui suivaient des yeux leurs moindres mouvements, et qui partirent après le lever du soleil. Le soir, les sauvages revinrent en plus grand nombre et se placèrent à trente pas à peine de la cabane des missionnaires. " Nous fîmes, raconte le P. Salvado, nos exercices de piété comme à l'ordinaire ; mais, la nuit, notre sommeil fut souvent interrompu par la pensée de ces incommodes voisins, qui pouvaient d'un moment à l'autre céder à la tentation de nous tuer pour nous manger." Le matin arrivé, les missionnaires, après la messe, prenaient leur maigre repas lorsqu'ils virent les sauvages s'avancer en foule vers eux tenant, chacun dans les mains, cinq ou six javelines qu'ils appellent des *guichls*. Les moines s'avancèrent à leur rencontre avec un visage riant et leur offrirent la nourriture qu'ils avaient préparée pour eux-mêmes et des morceaux de sucre. Les sauvages brandirent leurs armes, pendant que les femmes et les enfants s'enfuyaient en poussant des cris aigus.

" Nous avançons toujours, continue le P. Salvado, en leur faisant signe de laisser leurs lances, qui allaient nous percer, si Dieu ne les avait retenus, et en leur offrant nos galettes de farine et notre sucre dont nous mangions nous-mêmes pour les inviter à y goûter à leur tour. Quelques Australiens déposèrent leurs javelines, et prirent le sucre ; mais, après l'avoir porté à leurs lèvres, ils le rejetèrent parce que cette saveur si douce les surprenait. Nous en mimes dans notre bouche une seconde fois pour les rassurer. Ils se décidèrent à manger les morceaux que nous leur présentions, les trouvèrent bons et invitèrent les autres à les imiter. En quelques minutes, tout ce que nous avions de galettes et de sucre fut dévoré, et ils s'en disputaient entre eux les moindres bribes. Ce fut ainsi que, par la grâce de Dieu et la protection de sa très sainte Mère, de pauvres missionnaires isolés et sans armes purent, en quelques moments, dompter ces anthropophages et se faire d'eux des amis."

En effet les Australiens s'approchèrent de la cabane improvisée, examinèrent curieusement les instruments de travail et aidèrent les missionnaires à établir cette fragile demeure sur des bases plus solides. On mangea, on dormit ensemble, et la plus franche intimité régna bientôt entre les natifs et les missionnaires. Mais la faim ne tarda pas à obliger les indigènes à se mettre en chasse ; car les provisions de la mission avaient promptement disparu devant l'appétit de ces sauvages, les plus grands mangeurs du monde. On entra dans les bois, et les missionnaires partagèrent dès lors tous les travaux et toutes les fatigues de ceux qu'ils voulaient évangéliser. Souvent même ils portaient, califourchon sur leurs épaules, les petits enfants, et ceux-ci les aimaient déjà autant que leurs propres parents. C'était une fête quand on débusquait un kangourou ou un opossum (espèce de serigue) ; mais souvent on ne trouvait pour les repas que des racines, des baies sauvages, des lézards ou des vers de terre. Tout en cheminant dans les bois, les missionnaires cherchaient à parler de Dieu et de la religion chrétienne à leurs nouveaux amis ; malheureusement, ne connaissant pas encore leur idiome, ils devaient à chaque mot qu'ils entendaient le noter avec sa signification, afin d'arriver à former peu à peu le vocabulaire australien commencé au débarquement.

L'ignorance du langage, la pénurie de la nourriture n'étaient pas les seules difficultés à vaincre dans cette vie absolument nomade. La réflexion d'un soleil ardent sur la blancheur du sable causa bientôt aux missionnaires de cruelles ophthalmies. La privation de l'eau, dans un pays presque uniquement arrosé par les pluies équinoxiales, les exposa plus d'une fois à mourir de soif. Aussi la santé des missionnaires se trouvait-elle déjà fortement éprouvée. Le P. Salvado, qui était le moins malade, pensa qu'un peu de bouillon ferait grand bien à ses confrères, et il partit un jour en chasse pour tuer un kangourou. Il marcha longtemps sans en rencontrer un seul. Découragé, il revenait assez tristement, lorsqu'un vol énorme de perroquets blancs, appelés kakatès, vint s'abattre dans les bois qu'il traversait. Lançant alors avec vigueur son bâton ferré au milieu

de ces oiseaux, il en fit tomber deux des plus gros. Les perroquets, qui étaient bien cinq à six mille, se jetèrent aussitôt sur lui avec fureur, et il ne put éviter d'être blessé par leurs becs et par leurs serres qu'en exécutant avec son bâton un rapide moulinet, et en courant d'arbre en arbre, jusqu'à ce qu'il se fût mis hors des atteintes de ses ennemis emplumés. Le bouillon qu'il fit avec la chair des deux perroquets était délicieux et soulagea beaucoup ses confrères. Il lui fut facile de s'approvisionner de ce gibier ; car ces oiseaux et des milliers d'autres venaient se désaltérer dans le petit étang voisin de la cabane des missionnaires.

L'on approchait de la fête de Pâques. Le F. Léandre, voulant offrir pour ce grand jour un régal à ses deux Pères, se lança, dès le matin du 11 avril, le samedi saint, à la poursuite d'un kangourou. Quoique jeune, fort et plein d'ardeur, il ne put l'atteindre, et l'agile animal, par ses bonds et ses énormes enjambées, eut bientôt disparu dans les bois. Le F. Léandre s'égara. A la tombée de la nuit, les deux missionnaires et le F. Gorman, ne le voyant pas revenir, furent dans des craintes mortelles. Ils parcoururent les bois voisins en poussant de grands cris, et allumèrent des feux sur tous les monticules, mais l'écho seul leur répondit, ou le sifflement moqueur de quelque kakatoès réveillé par la lueur de la flamme. Le jour de Pâques se passa fort tristement pour nos missionnaires, qui chantèrent cependant avec courage la grand'messe et les vêpres et firent à la Madone maintes prières pour retrouver leur jeune compagnon. Le lendemain, lorsque déjà ils pleuraient sa perte, le F. Léandre arriva, accompagné de quelques sauvages.

Nous ne pouvons raconter en détail toutes les épreuves et les souffrances des nouveaux missionnaires. Eux-mêmes s'aperçurent, au bout de deux mois, que les fatigues de cette vie des bois épuisaient leurs forces, sans grand résultat pour la mission. Le P. Salvado s'offrit alors pour retourner à Perth et en rapporter des provisions qui leur permettraient de reprendre quelque vigueur et de vivre plus longtemps avec les sauvages, déjà devenus leurs amis.

“ Je partis, nous dit-il, avec un naturel du pays, nommé Bigliagoro, qui consentit à me servir de guide. Comme ses congénères, il n'avait en fait de vêtement qu'une cordelette en peau de kangourou pour retenir ses cheveux, et je dus l'affubler d'une large pièce d'étoffe de laine. Dans la route, qui fut longue, nous mangions ce que nous trouvions, c'est-à-dire le plus souvent des lézards ou des vers de terre. Bibliagoro me laissait toujours la meilleure part de sa chasse ; mais souvent mon estomac se révoltait. Au bout de quelques jours cependant, je pus le digérer, et je dois même dire qu'un lézard grillé, ou un cuissot d'opossum cuits sous la cendre dans une enveloppe de feuilles vertes ne sont pas des mets trop désagréables surtout quand on se trouve à jeun depuis le matin.

“ A la nuit tombante, après la récitation de l'office divin et de mes prières, je m'endormais paisiblement sur l'herbe et toujours la joie dans le cœur ; car je me sentais d'une manière toute particulière sous la garde de la Providence. Quant à mon guide, il continuait son repas qui ne devait finir, suivant la coutume de ces hommes voraces, qu'après la disparition complète du gibier dont il était devenu le maître. De temps à autre, il me réveillait et m'offrait un morceau de chair déjà tout mâché et me disait : “ *Guaba, quaba, munda, nalgo,* ” c'est-à-dire : “ Prenez, prenez, ceci est fort bon. ” J'avais beau lui dire que je le croyais sur parole ; il fallait accepter et avaler ce qu'il croyait une véritable friandise.”

CHAPITRE III

Une soirée musicale à Perth. — Retour du P. Salvado à la mission. — Vie des missionnaires avec les sauvages. — Fondation du monastère de la Nouvelle-Nursic.

Arrivé à Perth, le P. Salvado fit connaître à Mgr Brady la détresse des missionnaires. L'évêque en fut ému jusqu'aux larmes; malheureusement ses modiques ressources étaient à peu près épuisées. Aussi voulait-il rappeler le P. Serra et ses compagnons. Mais le P. Salvado lui déclara, avec une respectueuse fermeté, qu'ils subiraient les dernières extrémités plutôt que d'abandonner l'œuvre commencée. Alors Mgr Brady promit de recommander en chaire la mission australienne, et le P. Salvado se disposa à faire une quête à domicile. Mais les catholiques étaient en petit nombre et peu favorisés des dons de la fortune; le produit des quêtes et du sermon fut très-minime.

Il vint en pensée au P. Salvado de donner une soirée musicale. Très habile pianiste et connu pour tel en Espagne et en Italie, il savait que l'annonce d'un concert serait bien accueillie des protestants. Mgr Brady approuva cette idée, et toute la ville de Perth, sans distinction de religion, s'y associa avec un élan remarquable. Sir Clarke, le gouverneur, accorda gracieusement la salle du tribunal; le lithographe, quoiqu'il fût méthodiste, voulut imprimer gratuitement le programme et les cartes d'invitation. Le ministre anglican lui-même prêta, sans qu'on les lui demandât, les tapisseries de son temple, et son sacristain se chargea de l'illumination. Enfin un juif, appelé Samson, promit d'établir le contrôle à la porte et de maintenir l'ordre dans la salle.

Le P. Salvado emprunta un piano aux Religieuses de la Merci, et, le 21 mai, il se présenta à la nombreuse assemblée réunie dans la salle du tribunal transformée en salle de concert. Il avait gardé son habit bénédictin. "Mais, nous racontait-il lui-même, dans quel état me trouvais-je, après trois mois de séjour dans les bois de l'Australie? La tunique, tout en lambeaux, me descendait à peine aux gé-

noux ; mes bas, que j'avais essayé de raccommoder avec des fils ou des ficelles de toutes les couleurs, présentaient les plus étranges bigarrures ; quant aux souliers, ils étaient percés en plusieurs endroits et laissaient à découvert les doigts des pieds. Ajoutez à cela une grande barbe inculte, la figure d'un charbonnier et les mains d'un forgeron. J'étais un objet digne à la fois de compassion et de risée. Cependant des applaudissements universels m'accueillirent et me donnèrent un peu de courage."

Durant trois heures, le P. Salvado tint son auditoire sous le charme de ses brillantes improvisations. Les habitants de Perth montrèrent leur satisfaction en faisant une collecte dont le produit, joint au prix des places, forma une assez jolie somme. Mais rien ne toucha plus le cœur du P. Salvado que la charité d'une brave Irlandaise. Voyant, à l'issue du concert, le missionnaire si pauvrement chaussé, elle lui donna sur le champ ses propres souliers, qui étaient larges et solides, et elle s'en retourna gaiement à sa demeure les pieds nus.

Le produit de la soirée musicale permit au P. Salvado de faire les emplettes nécessaires à la mission : provisions de bouche, vêtements, semences, instruments aratoires, etc. Le tout fut placé sur un chariot traîné par deux bœufs, que suivaient deux chèvres et leurs chevreaux ; et le missionnaire partit fort joyeux. Mais la saison des pluies était arrivée, car on se trouvait au mois de juillet, qui correspond dans cet hémisphère à notre mois de janvier. Après avoir été mouillé tout le jour, le P. Salvado ne pouvait reposer, la nuit, que sur son char, tant le sol était détrempé ; et toutes les demi-heures, pour empêcher ses bœufs, qu'il laissait paître à l'aventure, de trop s'écarter, il devait descendre à terre et se mettre parfois dans l'eau jusqu'aux genoux. Le ciel lui réservait une autre épreuve. Les traces du premier passage formaient seules la route à suivre. Dès le deuxième jour du voyage, l'eau couvrant une partie de la plaine qu'il traversait, il ne put les retrouver et se perdit complètement. "Ce fut un terrible moment, dit le missionnaire. La pensée de me trouver sans guide dans cette vaste solitude et par un temps pareil troubla mon esprit, et je ne savais que faire. Je me jetai à genoux, et, les

mains et les yeux levés au ciel, je demandai à Dieu de venir à mon aide : *Deus in adiutorium meum intende, Domine, ad adjuvandum me festina.* Cette courte prière me donna du cœur, et, prenant mes bœufs par les cornes, je leur fis faire volte face et revins sur mes pas. Après une marche de quelques milles, je retrouvais les marques de notre premier passage et je pus continuer ma route avec sécurité."

La pluie avait cessé ; mais le sol inondé en grande partie, les torrents, les étangs grossis par les orages fréquents de cette saison obligèrent plus d'une fois l'intrépide missionnaire à se dépouiller de presque tous ses vêtements pour les traverser à gué ou à la nage. Parfois le courant était si rapide, qu'il devait s'accrocher aux arbres de la rive pour n'être pas emporté.

L'aventure la plus fâcheuse de ce pénible retour lui arriva, au passage d'une plaine marécageuse où le char s'enfonça jusqu'aux essieux et les bœufs jusqu'au poitrail. Les pauvres animaux ne purent se dégager malgré tous leurs efforts, et quoique le P. Salvado les eût dételés. " Je crus, dit-il, que, dans une pareille extrémité, il fallait employer les moyens les plus énergiques. Je plaçai donc au dessous de la croupe de ces animaux un fagot de feuilles sèches et de petits bois et j'y mis le feu. Les bœufs, sentant la flamme atteindre leurs poils et leur chair firent des efforts désespérés et parvinrent enfin à sortir du borbier. Mais ils étaient furieux et poussaient d'affreux mugissements ; aussi je crus prudent de passer la nuit sur un arbre, afin de me soustraire à leur trop juste ressentiment. Le lendemain, le temps s'était mis au beau, et mes pauvres bœufs, qui se léchaient encore les flancs pour guérir leur brûlure, semblaient apaisés. Ils refusèrent toutefois si obstinément de se laisser atteler, que je dus laisser le char enfoncé dans la vase, où il demeura jusqu'au printemps. Je chargeai sur le dos des bœufs une partie des provisions et des instruments aratoires, et, prenant moi-même sur la tête la cage des poules, sur le dos le sac qui contenait un chat, destiné à faire la guerre aux souris qui dévoreraient jusqu'à nos vêtements, je tenais en laisse un gros chien et l'unique chèvre qui me restait avec son chevreau. Ce fut dans cet équipage que je m'acheminai lentement vers la mission.

J'y trouvai mes compagnons dans la tristesse. Dieu venait de les éprouver vivement par la mort du catéchiste irlandais, le Fr. Gorman."

Cette douloureuse circonstance engagea les deux Bénédictins à quitter un lieu qui ne leur rappelait plus que de pénibles souvenirs et dont l'aridité d'ailleurs se prêtait mal à l'agriculture. Ayant choisi un autre site qui paraissait favorable au labour, ils construisirent promptement, avec l'aide de quelques sauvages, une nouvelle case, et, dès le mois d'août 1846, ils se mirent à cultiver le sol australien. Le P. Serra conduisait les bœufs et le P. Salvado, plus vigoureux que son compagnon, tenait les manchons de la charrue. C'était un travail assez pénible sur un terrain vierge encore de toute culture et parsemé de broussailles. Leur labeur opiniâtre fut récompensé. Au mois de septembre, ils avaient labouré et ensemencé deux champs de blé, planté 900 pieds de vigne, 600 arbres fruitiers, semé 3,000 noyaux d'olive et piqué une grande variété de légumes. Déjà ils voyaient verdoyer leurs semences, au grand étonnement des indigènes, et ils pouvaient espérer, grâce à la douceur du climat et à la fertilité du terroir, une prompte et abondante moisson.

Tout leur temps n'était pas occupé aux travaux agricoles. Ils étudiaient la langue, les coutumes et les croyances des sauvages, afin de pouvoir leur faire connaître la religion chrétienne, afin de pacifier leurs querelles toujours fréquentes et de les secourir dans leurs maladies. Pour prévenir des disputes qui finissaient toujours par des combats sanglants, les missionnaires avaient exigé que toutes les armes des sauvages, qui vivaient auprès d'eux, fussent déposées dans leur cabane. Si des indigènes étrangers à la mission venaient troubler la bonne harmonie, les femmes des sauvages à demi-civilisés prévenaient les Pères en toute hâte. Ils se rendaient aussitôt sur le lieu du combat, et presque toujours leur seule présence l'arrêtait. Parfois cependant les sauvages étaient si animés les uns contre les autres, qu'ils ne voulaient pas se séparer. Il fallait alors que les deux moines, le crucifix à la main, se jetassent au milieu des combattants, au risque de recevoir un coup de lance ou d'avoir la tête écrasée par leur terrible bomerang.

“ O Dieu de miséricorde, s’écrie le P. Salvado, c’est bien vous seul qui rendiez ces hommes, si barbares et si intrépides même devant les soldats de l’Angleterre, doux et patients envers nous, au point de se laisser arracher par deux moines sans armes leur guichis, et de se séparer à notre voix.”

Le combat fini, les missionnaires prenaient les blessés sur leurs épaules, les portaient dans la cabane, et bandaient leurs plaies sanglantes, après les avoir lavées et adoucies, comme le bon Samaritain, par un peu d’huile et de vin. Presque toujours la guérison suivait ce traitement. En voici des exemples :

Les PP. Serra et Salvado étaient à réciter l’office de matines, à l’aube du jour, lorsqu’une femme sauvage accourut, tout en larmes, disant que son fils venait d’être percé d’un coup de lance et qu’il se mourait dans le bois voisin. Les missionnaires s’y rendirent promptement, prirent le jeune homme dans leurs bras et l’apportèrent dans la cabane. La blessure, dans l’aîne, était fort grave. Le P. Serra rapprocha les chairs, cousit la peau avec un fil de soie, et le P. Salvado oignit la plaie avec de l’huile d’olive. On fit prendre au malade un purgatif et ensuite une tasse de thé. Sa mère et les autres femmes, croyant qu’il allait mourir, le pleuraient suivant leur usage avec force lamentations. Le lendemain, le blessé allait déjà mieux. On lui donnait seulement du thé trois fois par jour, et une petite soupe au riz, vers midi. Au bout d’une semaine, le jeune sauvage était guéri et retournait dans les bois. Mais il se souvint de ses charitables médecins, et les suivit plus tard en Europe, pour entrer dans l’Ordre de Saint-Benoit.

Une autre fois, c’était un chef australien nommé Duergan, qui arrivait à la cabane de la mission, porté à califourchon par sa propre femme. Il était atteint d’une maladie de poitrine, déjà très-avancée. Soumis au même régime que le jeune sauvage durant trente jours, il se trouva parfaitement guéri. Dans sa vie naïve, il disait aux Pères : “ — Vous m’avez enlevé mon mal ; eh bien ! tout ce qui est à moi est à vous ; ma femme est votre femme, vos enfants sont vos enfants, mes armes sont vos armes, ma classe est votre chasse.”

Nous ne pouvons douter, comme l'avouaient eux-mêmes les PP. Serra et Salvado, que la Providence ne vînt en aide à leur médecine improvisée et ne donnât une efficacité particulière à des remèdes aussi simples que l'huile, le thé et la soupe au riz. Le résultat de ces guérisons fut très-favorable à l'évangélisation des sauvages qui regardaient déjà les missionnaires comme des êtres surhumains et les écoutaient toujours très-volontiers parler de religion. Il surgit cependant une grave difficulté. Les Australiens disaient aux missionnaires : " Nous voulons croire au Dieu Jésus ; mais donnez-nous d'abord à manger, car nous avons grand faim, et, si nous n'allons pas à la chasse, nous mourrons ainsi que nos femmes et nos enfants." Les PP. Serra et Salvado avaient essayé de les suivre dans leurs chasses ; ils ne tardèrent pas à reconnaître que c'était s'imposer des fatigues inutiles. Outre les difficultés de cette vie nomade, qui ne permettait que rarement l'échange de quelques paroles sur la religion, il aurait fallu que les missionnaires eussent leur nourriture assurée ; car l'Australie n'est pas un pays giboyeux comme l'Amérique. Au reste, l'évangélisation monastique, qui a changé la face de l'Europe du *vie* au *ix^e* siècle, n'a jamais procédé de cette manière. Les Augustin de Cantorbéry, les Willibrod d'Utrecht, les Boniface de Mayence, les Anschaire, les Adalbert, les Othon et tous les grands moines-apôtres commençaient par fonder un monastère, un centre d'action religieuse et civilisatrice, d'où ils rayonnaient dans tous les pays d'alentour. Les PP. Serra et Salvado résolurent de suivre ces exemples de leurs ancêtres. La nécessité, d'ailleurs, allait les y contraindre : leurs provisions se trouvaient de nouveau épuisées, et leurs vêtements mêmes tombaient en lambeaux. " Notre tunique et notre scapulaire, écrit le P. Salvado, déchirés en cent endroits, descendaient à peine à la ceinture. Le vêtement que les Anglais appellent " indispensable " était en si mauvais état que nous avons dû le raccommoder avec des morceaux de peau de kangourou. Les souliers étaient usés depuis longtemps, et, pour ne pas nous mettre les pieds en sang dans ce pays de ronces et de broussailles, nous avons confectionné, tant bien que mal, des semelles de bois que nous recouvrons avec de la peau de

kangourou, dont les nerfs nous servaient de lanières pour les attacher comme le cothurne des anciens. Quant à nos chapeaux, ils n'avaient plus de forme. Nos chemises, qui étaient en laine et que nous portions depuis trois mois, avaient seules résisté à cet anéantissement presque total de notre garde-robe. Toutefois, notre santé ne souffrit jamais de tant de privations. La Providence veillait sur nous."

Cependant les deux moines bénédictins s'étaient rendus à Perth pour consulter leur évêque. Mgr. Brady approuva leur pensée de fonder un établissement agricole qui servirait de centre à la mission. Une allocation de 5,000 fr., qui leur fut attribuée par les Conseils de la Propagation de la Foi, vint fort à propos leur permettre de commencer cette fondation. Mais, à leur retour (20 décembre 1846), ils trouvèrent leur petite plantation entièrement ravagée par un troupeau de chevaux sauvages, qui avaient piétiné les champs ensemencés et renversé la cabane des missionnaires. En même temps le magistrat du district leur fit signifier que ce terrain était réservé comme pâturage et qu'ils eussent à l'abandonner. Ainsi, après tant de fatigues et de travaux, les pauvres moines n'avaient pas même la satisfaction de récolter ce qu'ils avaient semé à la sueur de leur front.

Ils ne se découragèrent point. Ayant obtenu du gouvernement colonial la concession de quarante acres de terre auprès de la rivière Moore, dans le lieu appelé Vittoria-Plains, ils y commencèrent, le 2 janvier 1847, la construction d'une cabane. C'était leur troisième essai de colonisation. Se mettant courageusement à l'œuvre, ils arrachèrent les eucalyptus séculaires et les nombreux accacias qui couvraient les rives de la Moore, et ils eurent bientôt préparé trente-quatre acres de terrain pour le labour. L'homme avançait ; car on se trouvait au mois de mars qui, en Australie, correspond à notre mois de septembre. Aidés par plusieurs colons irlandais et français de Perth, les missionnaires purent construire une case plus spacieuse et une étable pour les bestiaux. Au mois de février, l'aspect des rives de la Moore avait entièrement changé. On aurait pu se croire auprès d'une ferme d'Europe ; tout était en mouvement. Les colons de Perth construisaient de

Longs pans de muraille, les sauvages abattaient de grands arbres, pendant que les moines conduisaient la charrue et que des enfants du pays surveillaient le troupeau.

Ce fut le 1er mars 1857, jour anniversaire de l'arrivée des Bénédictins dans les solitudes de l'Australie occidentale, que les PP. Serra et Salvado posèrent la première pierre de leur futur monastère. Ils y mirent une médaille du glorieux saint Benoit et résolurent de l'appeler la Nouvelle Nursie, en souvenir de la petite ville de l'Italie centrale où naquit le patriarche des moines d'Occident. L'église devait être dédiée à la Très-Sainte Trinité et à l'Imaculée-Conception. Après cinquante jours d'un travail continu, l'édifice claustral fut terminé pour le gros œuvre en briques et en bois. Il mesurait 40 pieds de long, 16 de large et 14 de haut. Les maçons, charpentiers et serruriers, qui avaient prêté leur concours avec tant de générosité à la mission bénédictine, retournèrent à Perth, et, le 26 avril, les deux moines purent dormir dans leur petit monastère quoiqu'il ne fût encore couvert qu'à moitié. Leur joie était grande. « Nous pensions, disait le P. Salvado, être rentrés dans notre belle abbaye de Saint-Martin de Compostelle. »

Durant toute la construction, il s'était produit un fait assez remarquable et qui semble peu éloigné du miracle. Un habitant de Perth avait donné au P. Salvado un chien que l'on disait excellent pour la chasse des kangourous ; en réalité il n'en avait pas pris un seul, pendant les deux premiers essais de colonisation. Les ouvriers furent à peine arrivés, qu'on le vit partir tous les matins pour la chasse, et, le soir, il revenait avec le sauvage qui le suivait et qui portait un kangourou pesant cinquante livres et plus. Les dix-sept personnes qui étaient alors à la mission se trouvaient ainsi abondamment fournies de viande fraîche. Lorsque le nombre des ouvriers commença à diminuer, Pompée, c'était le nom du chien, ne prit que des kangourous de moindre grandeur et dont le poids était toujours proportionné au nombre des co-ouvriers. Enfin, lorsque la construction fut terminée, la pauvre bête perdit un œil et n'alla plus à la chasse. Nous dirons donc, comme le P. Salvado : « Qui ne voit ici une attention aimable de la Providence pour les ouvriers de la vigne du Seigneur ? »

CHAPITRE IV

Progrès de la mission. — Mœurs et croyances des sauvages.
Un synode à la Nouvelle-Nursie.

Les Australiens admiraient les constructions du monastère, car ils ne connaissaient auparavant que leurs huttes de feuillage. Ils venaient en grand nombre le visiter et plusieurs d'entre eux se fixaient déjà auprès des missionnaires. Le P. Serra dut aller à Perth demander la concession d'un nouveau terrain. Le gouverneur par intérim, sir Irwin, accorda, gratuitement et à perpétuité, à la colonie monastique de la Nouvelle-Nursie, trente acres de terre cultivables, à côté de la concession primitive, et de plus l'usage de mille acres de prairie pour l'élevage du bétail acheté aux colons anglais. Ces troupeaux, qui devaient rendre tant de services aux moines espagnols, furent conduits par quelques fermiers, qui après leur avoir fait traverser le Swan-River, les remirent au P. Salvado et à ses travailleurs indigènes.

Au mois de juillet 1847, les PP. Serra et Salvado, aidés par les sauvages, avaient déjàensemencé trente-quatre acres et les indigènes, qui arrivaient chaque jour de l'intérieur saisis d'admiration à la vue de la moisson qui grandissait, offraient à l'envi leurs services aux Bénédictins laboureurs.

L'intimité qui commençait à s'établir permit aux deux missionnaires de s'informer assez sûrement des croyances religieuses des indigènes.

“ Pour obtenir quelques explications sur ce point, malgré toute la réserve des sauvages, raconte le P. Salvado, je fus obligé d'user de ruse. Un soir, après avoir admis à notre frugal repas des indigènes qui paraissaient jouir de la considération générale, je leur dis :

“ — Moi, tel que vous me voyez, je ne suis pas seul, comme vous croyez ; mais je suis deux en un. ”

“ Cette déclaration fut accueillie par un rire général.

“ — Riez tant que vous voudrez ; je vous le répète, je suis deux en un ; d'abord, ce grand corps que vous

“ voyez, et là, dans l'intérieur, un autre petit être que vous ne voyez pas. Le premier finit par mourir, et on le dépose dans la terre ; mais le second ne meurt pas, il s'éloigne quand le corps vient à mourir.

“ — Oui, oui ! répondirent les sauvages, nous aussi nous sommes deux, et le plus petit des deux habite dans notre poitrine.

“ — Celui-là, comment l'appellez-vous ?

“ — *Cacin*.

“ — Et où va-t-il après la mort ?

“ — Il se sauve dans des bois, répondirent les uns.

“ — Il va sur la mer, affirmèrent d'autres.

“ Quelques-uns ne savaient pas ce qu'il devenait. J'arrêtai là mes interrogations ; mais, dans la suite, je pus obtenir des détails plus circonstanciés de deux Australiens qui s'étaient faits mes amis. Voici ce qu'ils m'apprirent. Lorsqu'un indigène vient d'expirer, son âme demeure sur les branches des arbres qui environnent la case et chante d'un ton lamentable comme un oiseau blessé, jusqu'à ce qu'elle soit recueillie par un passant. Dès que l'on apprend qu'une âme voltige ainsi de branche en branche, plusieurs sauvages viennent à la file, courbés en deux, frappant deux petits morceaux de bois l'un contre l'autre et disant à demi-voix : “ Pst... pst... pst...” L'âme quelquefois demeure sur l'arbre sans répondre à l'invitation ; le plus souvent elle entre dans la bouche du premier de la file, sort par l'autre extrémité, entre dans la bouche du suivant, en sort de la même façon, et ainsi de suite jusqu'au dernier où elle reste définitivement. Je n'ai pas voulu omettre cette singulière croyance, parce que, malgré son étrangeté, elle montre la foi des sauvages australiens à l'immortalité de l'âme et à sa transmigration dans d'autres corps.”

Au mois d'août, les Bénédictins de la Nouvelle-Nursie eurent la joie de recevoir dans leur monastère naissant Mgr Brady. L'évêque de Perth fut émerveillé des progrès de la mission et du travail accompli dans l'espace de huit mois. Il constata surtout avec une grande joie l'amélioration morale et civile des sauvages, qui, encore anthropophages l'année d'auparavant, se livraient aujourd'hui paisiblement

aux soins de l'agriculture. Peu après le départ de Mgr Brady, le P. Salvado se rendit à Perth pour acheter des semences. Il emmena avec lui, dans son char à bœufs, une petite sauvage orpheline du nom de Cuchina, qui s'était réfugiée à la mission, parce qu'elle n'avait rien à manger. Au passage de l'Avon, le missionnaire engagea ses bœufs dans le gué ; mais les grandes pluies qui étaient tombées depuis quelques jours avaient gonflé ce cours d'eau, et le P. Serra vit son char aller à la dérive. Il se hâta de dételer les bœufs, se jeta lui-même à la nage avec la petite sauvage sur son dos et parvint à gagner le bord. Il avait encore à faire deux journées de marche. Enfin, il arriva à Perth, portant sur ses épaules, comme le bon Pasteur, la petite brebis arrachée par sa charité à une mort certaine ou à la barbarie. Mgr Brady accueillit paternellement la jeune Cuchina et la confia aux Religieuses de la Merci, qui la préparèrent au baptême. Cette cérémonie eut lieu solennellement en présence de tous les catholiques et de bon nombre de protestants. On donna à la petite Cuchina, alors âgée de six à sept ans, les noms de Marie Christine, et elle fut ainsi comme les prémices de l'apostolat bénédictin en Australie.

Au retour du P. Salvado à la Nouvelle-Nursie, à la fin de novembre, on commença la moisson. Les sauvages invités à y prendre part surent bientôt manier la faucille aussi adroitement que les Pères. Comme on se trouvait dans les jours les plus chauds de l'été australien, les PP. Serra et Salvado mettaient à profit le repos du milieu du jour pour enseigner les vérités du salut aux indigènes, qui écoutaient volontiers ces instructions. L'un d'eux ayant reçu une blessure mortelle à la chasse, les missionnaires le trouvèrent assez instruit pour le baptiser et lui ouvrir la porte du ciel.

Un événement merveilleux devait marquer cette première moisson de la colonie monastique. Un jour, assis à l'ombre d'un vieil eucalyptus, les deux missionnaires s'entretenaient de religion avec leurs travailleurs, lorsqu'ils entendirent de grands cris et virent arriver une femme sauvage, les cheveux épars, qui fuyait la poursuite d'un indigène. Celui-ci allait l'atteindre de sa longue lance. Les

PP. Serra et Salvado se précipitèrent à sa rencontre et parvinrent à contenir ce furieux, qui voulait tuer sa femme pour je ne sais quelle offense. La malheureuse s'était réfugiée dans le monastère dont la porte se referma sur elle au même instant. Le mari, voyant sa vengeance lui échapper, s'éloigna en proférant les plus horribles menaces. Le lendemain, au moment du départ pour la moisson, des tourbillons de fumée et de flammes s'élevèrent dans les hautes herbes d'une plaine voisine, et, poussées par le vent, s'avançaient vers la mission. Éperdus, les missionnaires et leurs fidèles sauvages s'élançant au devant du feu pour couper les buissons et les broussailles qui pouvaient le communiquer aux champs de blé. Mais le fléau dévastateur l'emporte sur tous leurs efforts, et, les cheveux et la barbe à moitié brûlés, ils voient avec désolation le fruit de tant de travaux menacé de périr en un instant. Dans cette extrémité, le P. Salvado court à la pauvre chapelle de la mission, prend sur l'autel un tableau représentant la Madone et le porte à l'endroit le plus menacé, l'opposant aux flammes comme un bouclier protecteur. Le vent, jusqu'alors très-violent, change tout à coup de direction et pousse l'incendie sur un bois voisin sans toucher aux champs de blé. Les sauvages, qui tenaient encore leur faucille à la main, ne pouvaient en croire leurs yeux. Ils regardaient la sainte image avec admiration : " Cette femme blanche est bien puissante ! C'est elle qui l'a fait, oui, elle l'a fait. Nous, nous n'en ferions pas autant. " On sut, quelques jours après, que l'incendie avait été allumé par le sauvage dont la femme était réfugiée à la mission. Mais, lorsqu'il eut connaissance du prodige, ce sauvage en fut si frappé, qu'il vint demander pardon de son crime aux Bénédictins ; et depuis, Munanga, c'était le nom du coupable, fut un de leurs plus utiles auxiliaires.

Se voyant entourés d'une troupe nombreuse de sauvages, les missionnaires résolurent de profiter de la belle saison pour ouvrir une route directe de la Nouvelle-Nursie à la ville de Perth. Le P. Salvado se chargea de l'écouter. Écoutons-le nous raconter comment il s'y prit.

" Ayant fait provision de farine, de sucre et de thé, je

partis avec quatorze sauvages munis de leurs instruments de travail. Je disposai mes travailleurs de la manière suivante : deux étaient chargés d'aller à la chasse des kangourous pour nous fournir de la viande fraîche ; quatre partaient en avant pour frayer le sentier et abattre les arbres ; et huit se reposaient près du char des provisions. Quand les six premiers étaient fatigués, ils venaient se reposer auprès du char, et six autres les remplaçaient. En trois jours, la route fut tracée, de la Nouvelle-Nursie à la première station des colons de Perth, sur une longueur de 40 milles (10 lieues). J'avais dirigé mes sauvages avec l'expérience que m'avaient donnée mes fréquents voyages à Perth, et l'ingénieur de la colonie fit classer plus tard ce chemin parmi les routes du pays, comme étant la plus courte et la plus commode que l'on pût établir. Désormais, au lieu d'une semaine entière, il ne fallut que trois ou quatre jours pour se rendre à Perth.

“ Durant ce travail, j'eus l'occasion d'observer quelques coutumes des Australiens. Le matin du deuxième jour, nous rencontrâmes une troupe de sauvages qui nous étaient entièrement inconnus. Seul un de mes travailleurs les connaissait un peu. Ce fut lui qui aborda le chef et lui expliqua qui nous étions et ce que nous faisons en ce lieu. Aussitôt grand échange de civilités. Le chef s'approcha du principal de mes sauvages et l'embrassa affectueusement en le tenant cinq ou six minutes dans ses bras. Il en fit autant à tous les autres. Ces embrassades terminées, le chef des sauvages étrangers dit aux miens d'un air digne et respectueux : “ — Mon feu est votre feu ; moi et mes
 “ parents, nous demeurons ici : mais, vous, allez, venez,
 “ restez ici ou partez, vous êtes ici les maîtres ; car nous
 “ sommes devenus grands amis.” Puis, ils s'assirent pour goûter à nos provisions, quoiqu'ils eussent déjà mangé un kangourou ; car l'estomac de l'Australien, souvent condamné au jeûne, est toujours d'une merveilleuse élasticité.

“ Dans cette même rencontre, un de mes sauvages, ayant vu arriver la veuve d'un de ses amis, la prit aussitôt pour femme, bien qu'il en eut déjà quatre. Comme je lui en demandais la raison : “ — C'est, me dit-il, pour qu'elle ne

“soit pas sans protection ; c’est mon devoir, puisque j’ai
 “mais beaucoup son mari.” De fait, les Australiens, qui n’ont ordinairement qu’une femme ou deux, peuvent se trouver, par suite de la mort d’un ami ou d’un parent, en posséder jusqu’à six ou sept. Elles font partie de l’héritage comme un meuble ou une arme de chasse.”

Une œuvre, beaucoup plus importante que le tracé d’une route, était inaugurée dans le monastère de la Nouvelle-Nursie, le 8 décembre, fête de l’Immaculée Conception, de cette année 1847. Nous voulons parler de l’ouverture d’une école pour les petits sauvages. De ce jour date la rénovation religieuse et civile des Australiens ; car l’éducation d’un peuple barbare ne peut commencer sérieusement que par l’enfance. Donc, le 8 décembre, trois jeunes sauvages furent admis, avec le consentement de leur famille, à partager la vie des moines bénédictins et ne tardèrent pas à recevoir le baptême. Pour fêter cet heureux événement, les PP. Serra et Salvado firent aux sauvages une distribution de soupe, et, grâce à l’abondante récolte de l’année, ils purent désormais la continuer chaque jour. Dès qu’on connut ces largesses quotidiennes, il y eut grand empressement à profiter du *nalgo* ou de la *moragna*, c’est-à-dire de la bonne soupe ; et les missionnaires trouvaient ainsi des auditeurs toujours attentifs à leurs instructions religieuses. Plusieurs même consentaient à vivre sur la mission, en y travaillant dans la mesure de leurs forces. C’était déjà une transformation de la vie nomade en une existence à demi civilisée ; et, quand on voyait les petits Australiens servir avec grande attention la messe, et mêler leur voix naturellement musicale aux chants des moines, eux qui fuyaient quelques mois auparavant les Européens comme des animaux féroces, l’on pouvait croire que l’Australie occidentale allait sortir enfin des ombres de la mort où elle était assise depuis tant de siècles.

Les missionnaires ne tardèrent pas à prendre une mesure qui fut un nouveau progrès dans la voie de la civilisation. Les sauvages se couvrent, l’hiver, de peaux de kangourous ; mais, l’été, hommes, femmes et enfants vont et viennent dans l’état de pure nature, sans y voir de mal. Les PP.

Serra et Salvado décidèrent que quiconque se présenterait à la mission, pour avoir une portion de soupe ou pour travailler, devrait être couvert du manteau de kangourou. "Mais, écrit le P. Salvado, nous leur dîmes seulement que c'était une politesse à notre égard, afin de ne pas leur apprendre ce qu'ils semblaient ignorer. En effet, je me suis trouvé des centaines de fois obligé de passer la nuit avec des familles de sauvages, en plein air dans les bois, comme dans leurs huttes de branchages, et jamais je n'ai vu parmi eux la moindre action deshonnête."

Nous avons maintenant à raconter un événement qui devait accroître encore les heureux résultats déjà obtenus par les missionnaires. Il s'agit du premier synode du diocèse de Perth, que Mgr Brady voulut tenir à la Nouvelle-Nursie. Le 13 janvier 1848, le vénérable prélat assisté de son vicaire général, le R. P. Joostens, et des PP. Serra et Salvado avec quelques catéchistes à peine engagés dans les ordres, ouvrit, selon les rites accoutumés, la pieuse assemblée qui dura trois jours. Dans les deux premières réunions, on s'occupa des affaires du diocèse; les trois suivantes furent consacrées à la mission bénédictine. On déclara que la règle de saint Benoît, qui partage la vie des moines entre la prière et le travail et qui fait bientôt du monastère une véritable cité, était parfaitement appropriée à l'essai d'évangélisation et de civilisation de la race australienne que l'on tentait depuis un an. Les missionnaires furent ensuite autorisés à faire l'acquisition d'un plus vaste terrain qui permettrait de donner de l'extension à la mission bénédictine et qui l'isolerait des terres à pâturage, exploitées par les Européens, toujours trop enclins à pervertir les sauvages ou à les persécuter. Le P. Serra devait partir pour l'Europe, afin de réunir la somme d'argent nécessaire à cette acquisition et de soumettre à la Propagande quelques questions touchant la conduite à tenir avec les sauvages dans certains cas particuliers.

A la suite du synode, le P. Salvado put acquérir 2,560 acres de terres labourables et de pâturages à raison d'une demi-livre sterling par acre, ce qui devait l'obliger à payer au gouvernement de la colonie la somme de 32,000 fr.,

mais à des époques éloignées. Cette acquisition le rendait maître de 1,280 hectares formant une superficie de douze kilomètres. Le P. Serra s'embarqua aussitôt au port de Fremantle avec le jeune sauvage Upumera, guéri par les missionnaires et baptisé sous le nom de Benoît. Le P. Salvado retourna à la Nouvelle-Nursie avec un nouveau missionnaire, le P. Fowler, et deux catéchistes.

CHAPITRE V

Apprentissage de la vie agricole. — Sort de la femme sauvage-
Anthropophagie.

De retour à la Nouvelle-Nursie vers l'époque des semailles, le P. Salvado assigna une portion de terrain à chacun des sauvages qui l'avaient aidé depuis l'établissement de la mission. C'était les arracher d'une manière définitive aux hasards et aux dangers de la vie nomade. Flattés de se voir presque propriétaires, les sauvages se mirent à l'œuvre avec ardeur, et bientôt leurs lopins de terre furent défrichés et ensemencés.

Le P. Salvado, encouragé par ce premier succès, résolut de leur donner quelques sous pour prix de leur travail. En même temps, il fallut leur faire comprendre que, avec cet argent mis en réserve, ils pouvaient se procurer des objets d'utilité ou d'agrément : une poule, une brebis, un porc ou même une vache et un cheval. L'idée leur parut excellente ; mais ils prièrent le P. Salvado de garder cet argent en dépôt. Le missionnaire se procura une caisse à compartiments, et l'on y mettait, chaque samedi, la paie des sauvages devenus cultivateurs. C'était plaisir de voir ce jour-là leur joie enfantine, quand ils supputaient, avec l'aide d'un catéchiste, combien il leur faudrait attendre de semaines pour acheter un beau coq ou un porc gras. Eux qui, l'année d'aparavant, plaisaient les missionnaires quand ils les voyaient labourer la terre ou déraciner les arbres, ne pensaient plus à leur bois ni à la chasse du kangourou ; ils faisaient déjà des rêves de propriétaire.

Un autre résultat de cet apprentissage de la propriété fut de rapprocher les Australiens des Européens par des rapports de commerce qui les plaçaient sur le pied de l'égalité civile. Avant l'arrivée des Bénédictins, les indigènes étaient traités par les colons anglais, nous l'avons dit, un peu moins bien que des bêtes de somme. Aucun d'eux n'osait se hasarder hors des bois. Les PP. Serra et Salvado en avaient déjà amené plusieurs à Perth et avaient su les faire respecter. Dès lors, les Australiens ne craignirent

plus d'entrer en relation avec les Anglais. Quand un indigène avait réuni une somme suffisante, il allait à Perth avec un billet du missionnaire, pour se procurer, chez tel ou tel marchand, une belle chemise, de solides pantalons, un grand chapeau, etc. A son retour à la mission, ainsi vêtu à l'européenne, il excitait l'admiration de ses compatriotes, qui se promettaient de travailler courageusement, pour lui devenir semblable.

A propos de ce billet donné par le missionnaire afin d'empêcher les mauvais plaisants d'abuser de la simplicité du sauvage, nous devons parler du respect presque superstitieux que les Australiens ont pour les lettres qu'ils appellent des "papiers parlants". En voici un exemple. Un des bergers européens, employés par la mission, avait trouvé une nichée de *bandicoots*, jolis petits animaux assez semblables à des rats mais sans queue. Il les envoya au P. Salvado par un sauvage avec un billet. En route, l'Australien laissa s'échapper une de ces petites bêtes. Le missionnaire reçut le présent, et, ayant lu le billet, dit au sauvage : "— Mais, on me parle de quatre petits bandicoots, et je n'en vois que trois ; qu'est devenu le quatrième ?" A ces mots, le sauvage ouvrit de grands yeux, une bouche plus grande encore, et regarda les assistants d'un air stupéfait. "— Je le vois, reprit en souriant le P. Salvado, tu as laissé échapper le quatrième." Ces paroles mirent au comble la consternation de l'indigène ; il ne pouvait s'expliquer comment le Père savait une chose qui s'était passée dans les bois et loin de tout regard humain. Aussi, les sauvages ne trouvaient-ils pas de meilleure excuse quand on les accusait injustement, que de dire : "— Prenez le livre ou la lettre qui parle, et vous verrez que j'ai raison."

L'ascendant que le P. Salvado exerçait sur les sauvages allait donc toujours croissant. On lui croyait des connaissances universelles, surtout dans l'art de guérir les malades. Nous avons vu qu'il avait opéré déjà des cures inespérées. Mais, lorsque ces pauvres gens lui demandaient la guérison de cruelles maladies, contractées par leur commerce avec des Européens corrompus, il était obligé d'avouer son im-

puissance à les soulager. Cependant, la compassion que ces maux lui inspiraient, le portèrent à demander à un médecin de Perth, de ses amis, quelques remèdes énergiques, et il put ainsi rendre la santé à plusieurs Australiens qui fréquentaient la mission. Le plus souvent, la guérison de l'âme suivait celle du corps, et les malades, qui voyaient disparaître leurs ulcères, devenaient bientôt de fervents néophytes. Un sauvage, dont le corps était couvert de plaies, arriva un jour à la Nouvelle-Nursie, porté par ses quatre femmes. Le P. Salvado le soigna durant deux semaines, et la guérison fut complète. Ne se possédant pas de joie, le sauvage sautait, dansait, hurlait ses chants de guerre ; enfin, pour témoigner à son charitable médecin toute sa reconnaissance, il lui dit : " — Père, soyez sûr que, lorsque vous mourrez, j'en aurai tant de peine, que je tuerai, non pas seulement un homme de la tribu ennemie, mais jusqu'à six chasseurs de kangourous, pour montrer à tout le monde l'affection que je vous porte." Il fallut que le missionnaire modérât ces élans de gratitude et fit promettre à l'Australien de remplacer les victimes humaines par des bêtes sauvages.

Le P. Salvado profita des bonnes dispositions des indigènes pour mettre en culture une plus grande étendue de terre et pour augmenter les constructions de la colonie monastique, afin que, au retour d'Europe du P. Serra, il y eût assez de logement pour les nouveaux missionnaires attendus avec lui.

En ce temps-là même, les Bénédictins de la Congrégation d'Angleterre, qui formaient une grande partie du clergé de l'Australie orientale, ayant appris les longues souffrances de leurs frères espagnols dans le diocèse de Perth, pensèrent à venir à leur secours. Mgr Polding, archevêque de Sydney, leur fit écrire par le moine de Solesmes qui était venu partager les travaux des fils de saint Augustin de Cantorbéry, que l'accueil le plus fraternel les attendait dans la capitale de l'Australie, s'ils ne pouvaient continuer leur apostolat parmi les sauvages. Le P. Salvado fut très-touché de cette marque d'affectueux intérêt, mais il répondit que rien au monde, si ce n'est la mort, ne pour-

rait les séparer de leurs chers Australiens, maintenant surtout que la moisson commençait à blanchir.

A l'appui de cette déclaration, le P. Salvado profita de la bienveillance du nouveau gouverneur de l'Australie occidentale, sir Fitz Gérard, pour obtenir l'indigénat anglais. "Je pensais, comme l'Apôtre, écrit le P. Salvado, qu'il fallait me faire tout à tous; sauvage avec les sauvages, anglais avec les Anglais, afin de les gagner plus facilement à Jésus-Christ." Reconnu sujet britannique le 24 août 1848, le missionnaire put, en cette qualité, défendre devant le juge anglais un prisonnier australien dont il connaissait l'innocence, et le faire mettre en liberté. Le sauvage avait été impliqué dans un vol de brebis fait à des bergers européens, ce qui était le péché mignon des indigènes toujours pressés par la faim. "Mais, remarque le P. Salvado, il n'arrivait jamais que les maraudeurs fissent des razzias sur les troupeaux de la mission. Loin de là, si une de nos brebis ou quelques agneaux venaient à s'égarer en revenant des pâturages, nous étions assurés de voir, le lendemain, des sauvages nous les rapporter sur leurs épaules." L'acquiescement de l'indigène, dû à la plaidoierie du missionnaire, fit grand bruit. Les naturels du pays comprirent qu'ils avaient trouvé un protecteur, et ils l'aimèrent surtout, lorsque le prisonnier libéré eut reproduit devant eux, avec le rare talent d'imitation que possèdent les Australiens, les gestes et jusqu'aux intonations de voix de son avocat improvisé.

A son retour de Perth, le P. Salvado trouva les troupeaux fort augmentés par la naissance des agneaux et une superbe moisson. "Je me souviens, dit-il, que, me trouvant au milieu des blés, les épis dépassaient ma tête. Sur un seul pied, j'ai compté trente-neuf tiges, ayant chacune un épi de cinq pouces de longueur. Bénédiction du ciel! Une moisson si abondante nous mettait désormais à l'abri de la famine. Nous ne serions plus obligés d'abandonner les travaux agricoles par défaut de forces, et de chercher, pour nous sustenter, des racines, de la gomme des arbres, des couleuvres, des serpents ou des vers de terre." Cette année, le blé fut coupé rapidement; les sauvages étaient devenus d'habiles moissonneurs.

Après la moisson des champs de la mission, chaque Australien fit celle de son propre champ. Ils en portèrent le produit sur la grande place du monastère. Le P. Salvado leur fit alors ce petit discours :

“ — Mes enfants, chacun de vous a maintenant sa provision de blé. Vous en ferez deux parts : la première servira à votre nourriture et aux semailles de l'année ; la seconde sera portée à Perth sur les chariots de la mission, pour y être vendus à votre profit. Vous m'apporterez l'argent, qui servira à vous acheter des vêtements, des ustensiles de ménage, des animaux domestiques, des instruments d'agriculture, etc. Mais il vous est défendu de revendre ces objets ou de tuer vos animaux sans ma permission, parce qu'on pourrait vous tromper dans la vente, et parce qu'il faut laisser se multiplier vos brebis, vos porcs et vos poules. Êtes-vous contents !

“ — Très-bien ! Très bien ! s'écrièrent-ils ; vous avez parfaitement parlé.”

Ils ne songeaient plus à leurs chasses interminables à la poursuite du kangourou ou de l'é mou (autruche) ; ils pensaient déjà à se bâtir de petites cabanes à proximité de leurs champs, et de former ainsi tout un village autour de la Nouvelle-Nursie. C'était aussi le rêve des moines espagnols ; mais ils devaient traverser encore bien des épreuves avant qu'il fût accompli.

Heureux de voir la nourriture des missionnaires et des sauvages de la mission assurée pour une année, le P. Salvado s'occupait de la construction d'une petite église en bois, distincte des bâtiments de la ferme monastique. Il attendait avec impatience le retour du P. Serra, lorsqu'il reçut de Perth la nouvelle que ce Religieux avait été élu, le 9 juillet 1847, évêque de Port-Vittoria, à la demande de Mgr Polding, devenu archevêque de Sydney. “ En recevant de Mgr Brady l'avis de cette élection, je sentis toutes mes forces m'abandonner, s'écrie le P. Salvado, et toutes mes espérances s'évanouir. Mgr Serra était perdu pour la mission bénédictine ; car la nouvelle ville de Port-Vittoria se trouvait à plus de 600 lieues au nord de la Nouvelle Nursie, et l'on ne pouvait y arriver que par mer. Le nou-

veau prélat y conduirait naturellement les missionnaires recrutés en Europe, et se servirait d'une partie des ressources rassemblées dans son long voyage, pour les besoins de son nouveau diocèse, presque aussi pauvre que notre mission. Duraut quarante jours, ces tristes réflexions me firent cruellement souffrir. Enfin, la grâce triompha des révoltes de la nature ; je me dis que l'œuvre de Dieu n'avait pas besoin de moyens humains, et que la divine Providence, venue si souvent et si manifestement au secours de la mission bénédictine, saurait encore la sauver de ce danger. Je m'humiliais donc devant Dieu, et plein de confiance dans le secours de la Trinité sainte, dont notre monastère portait le glorieux titre, je résolus de continuer l'œuvre de la colonisation catholique qui commençait à réussir."

Le missionnaire communiqua l'ardeur de son zèle à ses deux catéchistes. Ils eurent d'ailleurs tant d'occupations agricoles dans cette saison de l'année, qu'il ne leur restait plus de temps pour songer à leurs propres misères. Ce fut d'abord le lavage des toisons de brebis et d'agneaux, qui s'accomplit immédiatement après la tonte. Il fallait, pour cette rude opération, passer dans l'eau une grande partie du jour, afin de purger ces laines de toutes les immondices que les troupeaux ramassent dans les bois et les pâturages. Un mois et demi s'écoula dans ces pénibles travaux, ce qui ne paraîtra pas un temps trop long, si l'on songe que les troupeaux du monastère montaient déjà au chiffre important de 1,800 têtes de bétail. Les pâturages de la mission ne purent suffire. Le P. Salvado confia son embarras à l'excellent sauvage nommé Bigliagoro, qu'il avait instruit, baptisé, et conduit plusieurs fois à Perth. Bigliagoro connaissait tous les environs ; il ne tarda pas à trouver des prairies assez grandes pour nourrir les brebis et les agneaux. On partit, et les troupeaux furent parqués dans d'excellentes conditions. Mais le sort de ceux qui les conduisaient était moins heureux, parce que l'on était en décembre, époque de la plus grande chaleur en Australie, et tous les cours d'eau se trouvaient à sec.

" Nous avons du thé, du sucre et de la farine, écrit le P

Salvado, mais pas une goutte d'eau. Je fis partir Bigliagoro et les autres sauvages dans différentes directions, et je partis moi-même de mon côté, afin d'avoir plus de chance de découvrir quelque source ou des réservoirs. Le l'eau des pluies. Après plusieurs heures de marche, je revins sans avoir rencontré le plus mince filet d'eau et accablé de fatigues. Aussi, éprouvai-je une véritable satisfaction en voyant la marmite de thé qui bouillait sur un grand feu de sandal, bois assez commun dans ces parages, et une certaine quantité de galettes de farine qui cuisaient sous la cendre. Après un repas modeste, mais que la nécessité nous fit trouver délicieux, je m'arrangeai pour dormir, lorsqu'il me vint à la pensée de demander à Bigliagoro comment il avait pu trouver de l'eau. Mon sauvage ouvrit sa grande bouche et me montra son double râtelier, ce qui était sa manière de rire. Soupçonnant quelque mystère, j'insistai.

“ — Nous avons été longtemps sans trouver de l'eau, répondit-il ; et il nous a fallu faire la pâte avec notre salive. Enfin, dans un creux de rocher, nous avons rencontré un petit réservoir d'eau de pluie ; mais elle était si mal placée, que nous avons dû l'aspirer dans nos bouches et la verser ensuite dans la marmite.

“ — Malheureux ! il fallait me dire cela plus tôt.

“ — Oh, non ! repartit paisiblement Bigliagoro ; le Père est si délicat, qu'il n'aurait pas voulu dîner.”

“ Il n'y avait rien à répondre. Je me résignai, en cherchant à m'endormir.”

(A suivre.)